

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DE LA PAGE INTERNET

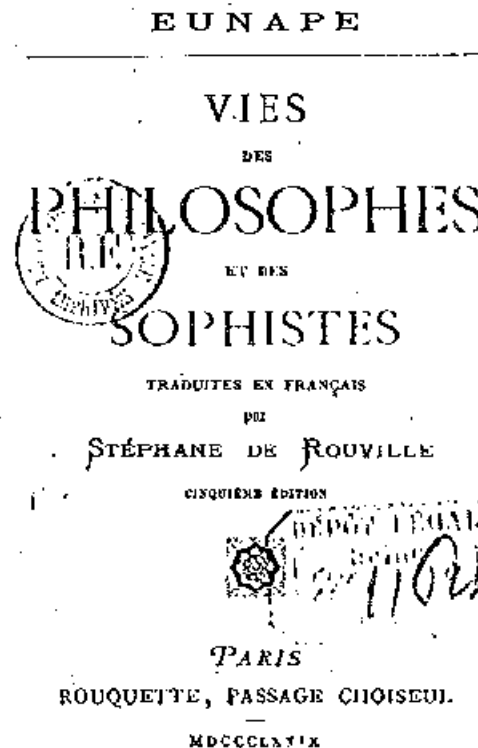
Remacle.org

RETOUR À L'ENTRÉE DU SITE

EUNAPE

Vie des philosophes et des sophistes

trad. en français
par Stéphane de Rouville, éd. de Paris : Rouquette, 1879.



<u>CHAPITRE 0</u>	INTRODUCTION
<u>CHAPITRE I</u>	De ceux qui ont recueilli l'histoire de la philosophie.
<u>CHAPITRE II</u>	PLOTIN
<u>CHAPITRE III</u>	PORPHYRE
<u>CHAPITRE IV</u>	JAMBLIQUE
<u>CHAPITRE V</u>	ÉDÉSIUS (<u>Sopater</u> - <u>Ablalius</u> - <u>Eusthate</u> - <u>Sosipatra</u> - <u>Antonin</u>)
<u>CHAPITRE VI</u>	MAXIME (Julien, Edésius, Eusèbe, Chrysante) empereurs : 361 - Julien, 363 - Flavius Claudius Jovianus (Jovien), 364 - Flavius Valentinianus (Valentinien Ier) +son frère Valens.
<u>CHAPITRE VII</u>	PRISCUS
<u>CHAPITRE VIII</u>	JULIEN LE SOPHISTE
<u>CHAPITRE IX</u>	PROHÉRÉSIUS
<u>CHAPITRE X</u>	ÉPIPHANIUS
<u>CHAPITRE XI</u>	DIOPHANTE
<u>CHAPITRE XII</u>	SOPOLIS
<u>CHAPITRE XIII</u>	HIMERIUS
<u>CHAPITRE XIV</u>	PARNASIIUS
<u>CHAPITRE XV</u>	LIBANIUS
<u>CHAPITRE XVI</u>	ACACIUS
<u>CHAPITRE XVII</u>	NYMPHIDIANUS
<u>CHAPITRE XVIII</u>	ZÉNON
<u>CHAPITRE XIX</u>	MAGNUS
<u>CHAPITRE XX</u>	ORIBASE
<u>CHAPITRE XXI</u>	IONICUS
<u>CHAPITRE XXII</u>	CHRYSANTHE
<u>CHAPITRE XXIII</u>	EPIGONUS et BÉRONICIANUS (FIN DU LIVRE)

RETOUR À L'ENTRÉE DU SITE
ALLER À LA TABLE DES MATIÈRES D'EUNAPE

EUNAPE

VIES DES PHILOSOPHES

ET DES SOPHISTES

[suite](#)

EUNAPE

VIES

DES

PHILOSOPHES

ET DES

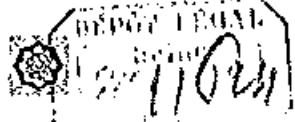
SOPHISTES

TRADUITES EN FRANÇAIS

PAR

STÉPHANE DE ROUVILLE

CINQUIÈME ÉDITION



PARIS

ROUQUETTE, PASSAGE CHOISEUL.

MDCCLXXIX

INTRODUCTION

LE sage Xénophon est le seul homme, parmi tous les philosophes, qui ait manifesté sa doctrine aussi bien dans ses actes que dans ses écrits. En effet, si d'un côté, ses traités et ses ouvrages ont eu pour objets la morale et la vertu ; de l'autre, il s'est placé au premier rang par ses exploits, au point que son exemple a produit des généraux remarquables. Et certes, si Xénophon (1) n'eût pas existé, Alexandre n'aurait pas été surnommé le Grand.

Le même philosophe est d'avis que l'on doit rapporter jusqu'aux moindres faits des grands hommes. Pour moi, ce ne sont pas leurs actions secondaires, mais leurs travaux les plus importants que j'ai dessein de faire connaître. Car, si l'on juge digne de mémoire les enfantillages mêmes de la vertu, il serait vraiment impie de passer sous silence ses plus sérieux efforts.

Le présent livre s'adresse donc à ceux qui voudront bien le lire, non comme un traité complet embrassant l'ensemble du sujet, - car il était impossible de recueillir minutieusement tout les détails, - ni comme une oeuvre critique, distinguant les uns des autres les meilleurs philosophes et les rhéteurs les plus recommandables : c'est simplement un exposé de ce qui fut habituel à chacun d'eux.

Quant à décider à qui appartient la première place, parmi ceux, dont il est question dans ce recueil ; le soin en est laissé à qui voudra le faire, d'après les données qu'il y trouvera : telle est, du moins, l'intention de l'auteur.

Celui-ci a mis la main sur des documents réputés exacts ; grâce à eux, s'il s'écarte de la vérité, il pourra ou rejeter la faute sur autrui, comme fait le bon disciple qui est tombé sur de mauvais maîtres, ou bien accuser à son tour avec juste raison, en s'appuyant sur des autorités dignes de respect et en présentant un travail net et irréprochable, comme celui d'un écrivain qui a pris pour guides ceux qu'il devait prendre.

Du reste, pour ne rien dire de plus, ceux qui ont traité ce sujet sont rares, il n'en existe même qu'un très petit nombre ; le lecteur ne saurait donc être privé ni de ce qui a été écrit par les auteurs précédents, ni de ce qu'a fourni jusqu'aujourd'hui la tradition orale.

Aussi, une part convenable sera-t-elle faite, à ces deux sources d'informations ; et, de cette manière, les renseignements déjà écrits conserveront toute leur autorité, tandis que les traditions orales, toujours ébranlées et transformées par l'effet du temps, seront coordonnées et confirmées par l'écriture qui leur assurera la stabilité et la durée.

CHAPITRE PREMIER

De ceux qui ont recueilli l'histoire de la philosophie.

L'HISTOIRE de la philosophie et les vies des philosophes ont été recueillies par Porphyre et Sition (2).

Mais le premier a cru devoir s'arrêter à Platon et à son époque, quant au second, il est allé plus loin, bien qu'il soit antérieur à Porphyre. Cependant, l'histoire des philosophes et des sophistes, dont la vie a rempli l'intervalle, manquait du développement exigé par la grandeur et la variété du sujet. Il y a aussi Philostrate de Lemnos (3) qui a esquissé, en courant et avec une forme assez agréable, les vies des meilleurs sophistes. Mais, en général, personne n'a écrit avec exactitude sur le compte des philosophes : parmi eux, je citerai l'Égyptien Ammonius (4), le précepteur du divin Plutarque ; Plutarque lui-même, le charme et la grâce de toute philosophie ; Euphrate d'Égypte (5), Dion de Bithynie (6), surnommé Chrysostome, c'est-à-dire Bouche d'Or ; Apollonius de Tyane (7), qui n'est déjà plus un philosophe, mais qui tient en quelque sorte le milieu entre les Dieux et les mortels, car, disciple de la doctrine pythagoricienne, il en accrut encore la force et le divin caractère. Philostrate de Lemnos a écrit sur lui un livre complet qu'il a intitulé : *Vie d'Apollonius* ; et qu'il eût mieux fait d'appeler : *Séjour d'un dieu parmi les hommes*.

Carnéade (8) appartient également à cette époque : ce n'est pas un des moins célèbres parmi les Cyniques, si l'on doit tenir quelque compte de cette secte. Parmi ses représentants, il y avait Musonius, Démétrius, Ménippe (9), et d'autres en plus grand nombre ; mais ceux-ci étaient les plus illustres.

De tous ces grands hommes, on ne saurait trouver de biographies certaines et exactes, puisque personne n'en a fait, que je sache. Leurs ouvrages, toutefois, ont suffi et suffisent encore à en tenir lieu ; car ils sont remplis d'une telle érudition et d'une telle science d'observation, - pour ce qui regarde la morale et la vertu ainsi que les diverses catégories de la nature des choses, - qu'ils dissipent comme un brouillard l'ignorance de ceux qui peuvent en faire leur étude.

Le divin Plutarque, lui, a semé de côté et d'autre, dans ses livres, des données sur sa propre vie et sur celle de son maître ; il a mentionné également la mort d'Ammonius à Athènes ; mais il n'a pas réuni ces renseignements épars en une biographie. Cependant, le plus beau de ses ouvrages est le recueil désigné sous le titre de *Vies parallèles des hommes illustres*. S'il s'est borné à disséminer, dans chacun de ses livres, ce qui le concerne particulièrement et ce qui a rapport à son maître ; c'est qu'il a voulu que le lecteur en cherchant avec soin, en suivant la trace de tout ce qu'il rencontrerait, en recueillant avec précaution les moindres parcelles de documents, pût se rendre compte de la plupart des actes de la vie de l'un et de l'autre.

Lucien de Samosate (10), cet auteur qui travaillait avec tant de sérieux à exciter le rire, a écrit *la vie de Démonax* (11), un philosophe de son temps : c'est un des sujets qu'il

a traités gravement, et il n'en existe guère beaucoup de lui.

Je rappelle ces différents travaux, tout en sachant bien que, dans la quantité, il y en a quelques-uns qui peut-être nous ont échappé, mais qu'il en est aussi d'autres qui n'ont pu se soustraire à nos investigations.

Après avoir appliqué le plus grand soin et la plus scrupuleuse attention à constituer une histoire suivie et exactement déterminée des hommes, qui se sont illustrés dans la philosophie et dans l'art oratoire, j'en suis à chercher encore la satisfaction de mes désirs, et j'éprouve quelque chose de pareil à ce que ressentent les amoureux brûlant d'une flamme insensée. Ceux-ci, en effet, lorsqu'ils voient leur bien-aimée et que sa délicieuse beauté leur apparaît, baissent les yeux, ne pouvant soutenir l'éclat de ce qu'ils avaient tant désiré et comme inondés de sa lumière. Mais, s'ils aperçoivent son brodequin, son bandeau, ou une de ses boucles d'oreilles, moins intimidés par l'aspect de ces objets, ils se laissent aller à toute leur passion et se consomment dans cette contemplation : il leur est plus facile alors de supporter la vue de ces symboles de la beauté que celle de la beauté elle-même, et ils s'en contentent.

C'est avec le même enthousiasme que je me suis jeté dans le genre d'écrits que je présente ici, pour que le silence et l'envie n'obscurcissent point tout ce que j'ai appris, soit par la tradition, soit par la lecture, soit par le récit de mes contemporains. En agissant ainsi, j'ai élevé autant qu'il m'a été possible, sinon un temple à la Vérité, au moins un vestibule, afin de la transmettre à ceux qui, plus tard, voudront la connaître ou se sentiront, la force de suivre le chemin de la Vertu.

L'enchaînement des siècles a subi une sorte de rupture et de solution de continuité, en raison des malheurs publics. Aussi, la troisième génération des philosophes n'a-t-elle paru qu'au temps de Claude et de Néron : la seconde, qui remplit le monde de sa célébrité, étant celle qui vint après Platon (12). Quant à ces malheureux Empereurs, qui, tous ensemble, occupent à peine l'espace d'une année, ce serait faire un vain étalage de zèle que de les compter ; ce sont les Galba, les Vitellius, les Othon ; mais, après ceux-là, Vespasien, Titus et leurs successeurs arrivèrent à l'empire.

A prendre donc les choses en bloc, rapidement et d'une manière sommaire, on peut dire que l'époque des plus grands philosophes s'étend jusqu'à Sévère (13). Certes, il est heureux pour les rois, et l'histoire le démontre bien, que les moments où la vertu domine soient aussi ceux où la fortune est le plus favorable.

Mais c'est assez ; et personne ne trouvera mauvais, nous osons l'espérer, que nous ayons disposé les temps, de façon à pouvoir en tirer les meilleures inductions et à donner à notre travail un point de départ convenable.

CHAPITRE II

PLOTIN

Le philosophe Plotin était Égyptien. A ce renseignement, j'ajouterai le nom de sa ville natale, qui fut Lycopolis (14). Il est étonnant que le divin philosophe Porphyre n'ait point consigné ce fait, lui qui affirme avoir été son disciple et avoir passé avec lui la totalité ou du moins la majeure partie de son existence.

Les autels de Plotin fument encore, et ses livres (15) préférés à ceux des Platoniciens sont entre les mains non seulement des savants, mais de la foule elle-même qui, pour peu qu'elle goûte à cet enseignement, s'empresse d'y conformer sa conduite.

Porphyre a raconté sa vie avec de tels détails qu'il serait impossible d'y rien ajouter (16). Il paraît même avoir commenté plusieurs de ses ouvrages.

Mais personne, que je sache, n'a encore écrit la vie de Porphyre lui-même.

Voici, pour moi, ce que j'ai appris, à cet égard ; par les documents que m'ont fourni mes lectures.

CHAPITRE III

PORPHYRE

PORPHYRE eut pour patrie la ville de Tyr, la première des cités de l'antique Phénicie, et ses ancêtres ne furent point dépourvus d'illustration. Il reçut une éducation, en rapport avec la condition de sa famille ; et il obtint des progrès si rapides, il y mit tellement du sien qu'étant devenu le disciple de Longin (17), il fit, en très peu de temps, le plus grand honneur à son maître.

Longin, à cette époque, était une sorte de bibliothèque vivante et de musée ambulante, et l'on s'en remettait à lui du soin de juger les anciens. Plusieurs autres, avant lui, avaient exercé une pareille autorité de critique ; mais le plus célèbre de tous avait été Denys de Carie.

Porphyre s'était d'abord appelé, dans la capitale de la Syrie, Malchus, ce qui veut dire roi (18). Longin le nomma ensuite Porphyre, empruntant cette dénomination au vêtement qui est le signe extérieur de la royauté (19).

Porphyre fut initié par Longin aux plus hautes études et s'éleva, comme lui, au sommet des connaissances humaines, pour tout ce qui touche à la grammaire et à la rhétorique. Toutefois, il ne se contenta pas de cela et pénétra jusqu'aux plus profonds arcanes de la philosophie.

Quant à Longin, il fut de beaucoup le premier de ses contemporains ; il circula de lui de nombreux ouvrages (20), qui, tous excitent une juste admiration. Si l'on hasardait une critique contre, quelque auteur ancien, cette opinion n'arrivait à prévaloir, que si elle était pleinement confirmée par le jugement de Longin. C'est ainsi qu'avait été conduite la première éducation de Porphyre ; et, déjà, il attirait à lui les regards de tous. Alors, il eut le désir d'aller à Rome, et de captiver par l'ascendant de sa science l'attention de la grande ville. Dès qu'il y fut arrivé, et qu'il se fut fait admettre dans la familiarité de l'illustre Plotin, il laissa de côté tous les autres et s'attacha uniquement à lui : se gorgeant, comme il le dit lui-même de savoir, sans parvenir à s'en rassasier et dévorant les paroles du maître qui semblaient couler d'une source divine, il put durant un certain temps supporter cet enseignement. Mais, ensuite, vaincu par la grandeur d'une telle doctrine, il prit en haine l'enveloppe charnelle de l'homme et l'humanité. Il fit bientôt voile pour la Sicile, traversa le détroit, tout près de Charybde, là où la tradition place le passage d'Ulysse, et il ne lui fut plus possible de soutenir la vue d'une ville, ni d'entendre la voix des mortels. Il se désintéressa ainsi de toute espèce de douleur et de plaisir. Puis, s'étant rendu à Lilybée (21), l'un des trois promontoires de la Sicile et celui qui regarde l'Afrique, il demeura là, gémissant et se macérant, sans prendre même de nourriture, et fuyant l'approche de ses semblables.

La surveillance du grand Plotin ne fut pas en défaut dans cette occasion : il se mit à chercher le jeune fugitif, suivit ses traces, et le trouva dans cet état de mélancolie contemplative ; il n'épargna pas les paroles les plus propres à retenir cette âme sur le

point de prendre son vol hors du corps, et rendit enfin à celui-ci les forces nécessaires pour le rattacher à la vie. Porphyre, rappelé à l'existence, se releva et consigna plus tard, dans le recueil de ses oeuvres, les paroles qui lui furent dites alors.

Les philosophes, ordinairement ont coutume. d'envelopper d'obscurité leurs secrets, comme les poètes cachent les leurs, sous le voile des mythes ; Porphyre, lui, grand partisan du remède de la clarté dont il avait fait l'essai, vulgarisa la doctrine dans le commentaire qu'il en écrivit. De retour à Rome, il s'attacha à l'étude de l'éloquence et se produisit en public dans le but d'exposer ses principes.

Au forum et dans la foule, on rapportait à Plotin toute la gloire de Porphyre.

Mais si Plotin, par l'essence divine de son âme, par le caractère obscur et un peu énigmatique de ses discours, en imposait à la multitude, celle-ci le comprenait difficilement. Porphyre, au contraire, pareil à une chaîne d'Hermès (22) rattachant les hommes au ciel, expliquait tout, grâce à la variété de ses connaissances, avec clarté, et de façon se faire entendre admirablement. On peut en juger, quand il raconte, dans un écrit, qui vraisemblablement date de sa jeunesse, qu'il reçut un oracle tout à fait au-dessus de la portée du vulgaire ; il le transcrit dans ce même ouvrage, et il se donne beaucoup de peine pour démontrer avec quel soin l'on doit aborder un sujet semblable. Il ajoute même, à ce propos, qu'il fit sortir et chassa du bain un démon, que les gens du pays appelaient Causathan.

Ses condisciples les plus remarquables furent, toujours d'après son autorité, Origène (23) Amérius (24) et Aquilinus, dont on a conservé les écrits ; mais ces ouvrages ne jouissent guère de beaucoup d'estime, pare qu'ils sont totalement dépourvus de grâces ; toutefois, la doctrine en est belle et ne manque pas de développements. Porphyre, d'ailleurs, accorde des éloges à ces écrivains pour leur habileté ; et, certes, il ne pouvait y avoir de meilleur juge que lui des charmes du style ; puisqu'il les possédait au plus haut degré.

A lui seul, il fit donc paraître toute la gloire de son maître et en devint comme le héraut, car il ne laissa aucune partie de la science sans l'aborder. Il y a certainement lieu d'être frappé d'admiration et de se demander de quel côté il se porta avec le plus de talent : si ce fut vers les matières qui constituent l'art oratoire, ou vers les règles minutieuses de la grammaire, s'il s'adonna de préférence à tout ce qui dépend des nombres, ou à la géométrie, ou à la musique. Quant à sa philosophie, elle n'est pas accessible à la raison humaine, et on ne saurait en exprimer les principes dans le langage ordinaire. Laissons alors tout ce qui tient à la physique et à la théurgie dans le domaine des initiations ou des mystères et disons que cet homme fut comme un composé et un résumé de toutes les vertus ; à ce point qu'on ne sait vraiment, en y regardant de très près, ce que l'on doit louer le plus en lui, de la beauté de son élocution, de la pureté de son enseignement ou de la force de sa dialectique. On est fondé à croire qu'il se maria ; l'on possède, en effet, un livre adressé à sa femme Marcella (25) qu'il épousa, dit-il lui-même, alors qu'elle était mère de cinq enfants, non point dans l'intention d'en avoir d'autres, mais pour faire l'éducation de ceux qui existaient déjà ; car Marcella était la veuve d'un de ses amis à qui ces enfants devaient le jour.

Porphyre semble être parvenu à une vieillesse avancée ; aussi, rencontre-t-on, dans plusieurs de ses ouvrages (26), des théories opposées à celles qui se trouvent déduites dans ses premières productions ; tout ce qu'on peut inférer de là, c'est que le progrès de l'âge l'amena à modifier ses sentiments.

Il passa, dit-on, son existence à Rome. A cette époque, les maîtres de l'éloquence d'Athènes étaient Paulus (27) et le Syrien Andromachus. La vie de Porphyre se prolongea

jusqu'aux temps de Gallien et de Claude, de Tacite, d'Aurélien et de Probus (28).

C'est sous ces princes que vécut aussi Dexippe (29), auteur d'une *Histoire*, en forme de chronique, homme doué d'un mérite supérieur dans toutes les branches de la science, et d'une puissante faculté de raisonnement.

CHAPITRE IV

JAMBLIQUE

APRÈS Porphyre et Plotin, le plus renommé entre les philosophes est Jamblique, qui était d'une naissance illustre et dont les ancêtres avaient été puissants et riches. Sa patrie fut Chalcis (30), ville de la Coelé-Syrie (31).

Il s'attacha d'abord à Anatolius, dont la place est marquée immédiatement après Porphyre ; il fit dès lors de si grands progrès, qu'il parvint bientôt au sommet de la philosophie. Ensuite, il quitta Anatolius pour suivre Porphyre, à qui il ne fut certes inférieur en rien, si ce n'est pour l'arrangement des mots et la puissance du style. Ses discours, en effet, ne sont imprégnés ni du charme ni de la grâce qu'on rencontre chez Porphyre : ils ne brillent ni par la transparence ni par la pureté. Cependant, ils ne sont pas tout à fait obscurs, et les fautes de langage n'y sont point générales. Mais, comme le disait Platon en parlant de Xénocrate (32), Jamblique n'a pas sacrifié aux Grâces, chéries de Mercure. Aussi, loin de s'emparer de son lecteur et de l'inviter à lire ses écrits, semble-t-il le repousser et lui écorcher les oreilles. Il pratiqua la justice, et, pour cela, sut se concilier la bienveillance des dieux, à tel point que ses disciples formaient une véritable multitude et que, de toutes parts, on accourait vers lui dans le désir de s'instruire. Il est bien difficile de juger ce qu'il y eut de mieux dans cette foule. On peut distinguer cependant le Syrien Sopater, qui se montra fort habile à parler et à écrire, Edésius et Eustathe de Cappadoce, les Grecs Théodore et Euphrasius, qui, eux, excellèrent dans la vertu. Il y en eut encore une grande quantité d'autres, qui ne furent guère beaucoup au-dessous de ceux-là dans l'art de bien dire; aussi on s'étonne que le maître ait pu suffire à tant de disciples ; il est vrai qu'il se prodiguait entièrement à eux.

En effet, il faisait peu de choses par lui-même en dehors de ses compagnons et de ses élèves ; de plus, il avait une profonde vénération pour la Divinité. Il passait la plus grande partie de son temps dans la société de ses amis, et sa vie était frugale et antique. Mais la conversation qu'il tenait à table charmait si bien ses convives qu'il semblait les abreuver de nectar.

Les disciples, se trouvant sans cesse avec le maître, jouissaient de sa vue sans pouvoir jamais s'en rassasier ; ils l'importunaient continuellement ; et faisant porter la parole par les principaux d'entre eux, ils lui disaient :

« Pourquoi donc, ô divin maître, gardes-tu pour toi certains secrets, et ne nous fais-tu pas participer à toute la perfection de ta sagesse ? Le bruit est venu jusqu'à nous par tes esclaves, qu'en priant les dieux tu parais t'élever du sol à plus de dix coudés, et que ton corps ainsi que ton vêtement prennent une belle couleur d'or. Puis, quand tu as cessé de prier, ton corps redevient ce qu'il était avant, et, redescendant sur terre, tu reprends alors tes entretiens avec nous. »

Quoique peu rieur, Jamblique ne put s'empêcher de rire à ces paroles.

« Celui qui vous a trompés, leur dit-il, ne manquait point d'esprit. Car, en vérité, il n'en est pas ainsi. Mais, à l'avenir, rien ne sera fait en dehors de vous. »

C'est ce qui eut lieu, en effet ; et celui qui écrit ces lignes le tient de son maître, Chrysanthe de Sardes.

Celui-ci fut le disciple d'Edésius qui, lui-même, avait été au nombre des premiers auditeurs de Jamblique et l'un de ceux qui lui parlèrent, comme il vient d'être rapporté. Edésius, à ce propos, disait que c'était là évidemment, de grandes preuves de la divinité de Jamblique.

Une autre fois, le soleil paraissait vers les limites de la constellation du Lion, lorsque celle-ci se lève en compagnie du signe céleste Appelé le Chien. C'était le temps du sacrifice. On l'avait préparé dans une des propriétés suburbaines du maître. Tout s'était bien passé, et la petite troupe s'en retournait vers la ville lentement et à loisir, en causant ; car il s'était élevé une discussion sur les dieux, tout à fait en harmonie avec le sacrifice qu'on venait de célébrer. Au milieu du discours, Jamblique eut subitement l'esprit distrait ; la voix lui manqua, ses yeux demeurèrent figés sur le sol ; et, après un certain temps, les relevant sur ses compagnons, il leur cria :

« Prenons une autre route, car on vient d'apporter là, un cadavre. »

Ayant ainsi parlé, il alla par un chemin qui paraissait plus net. Il fut suivi par quelques-uns de ses disciples, à qui il sembla honteux d'abandonner leur maître. Mais la plupart, et les plus obstinés de ses compagnons, parmi lesquels se trouvait Edésius, restèrent où ils étaient, attribuant la chose à quelque jonglerie, et cherchant la preuve, comme des chiens qui flairent une piste.

Quelques moments après, apparurent ceux qui venaient d'ensevelir le mort. Mais cela ne suffit point à nos incrédules, et ils demandèrent à ces gens-là s'ils étaient passés par cette route.

« Il le fallait bien, répondirent-ils, puisqu'il n'y en a pas d'autre. »

Ils furent bientôt en état de rendre témoignage d'un fait plus divin que celui-là. Car, à ce sujet, ils importunaient souvent le philosophe, en disant que le prodige auquel ils avaient assisté était trop peu de chose ; qu'il pouvait, à la rigueur, provenir d'une finesse d'odorat toute particulière, et qu'ils voulaient maintenant faire l'épreuve de quelque merveille plus grande.

« Cela ne dépend pas de moi, leur dit-il ; il faut que l'occasion se présente. »

Quelque temps après, ils se rendirent tous à Gadara (33). Ce sont des bains chauds de Syrie cette station thermale est la seconde en importance après celle de Baies (34), sur le territoire de l'Empire romain, et on ne peut lui en comparer aucune autre. C'est, d'ailleurs, à Gadara qu'on va passer l'été.

Jamblique était donc en train de se baigner là, et ses compagnons en faisaient autant, Ils revinrent à la charge au sujet des prodiges. Jamblique se mit à sourire.

« Ces révélations, dit-il, ne sont guère conformes aux devoirs de la piété ; cependant, pour vous faire plaisir, je passerai là-dessus. »

Il y avait deux sources chaudes, moins importantes que les autres, mais d'un aspect beaucoup plus gracieux. Le maître commanda alors à ses disciples de s'informer, auprès des gens du pays, du nom que l'on donnait de temps immémorial à ces deux fontaines.

Lorsqu'ils eurent obéi :

« Vous n'avez plus, dirent-ils, aucun prétexte à mettre en avant ; » L'une de ces sources s'appelle Éros (35) et la voisine, Antéros (36). »

Jamblique, qui se trouvait assis sur le bord d'une des fontaines, à l'endroit où l'eau commence à se déverser, effleura l'onde de la main, et, murmurant quelques paroles, fit sortir aussitôt du fond de la source un petit enfant. Il était blanc, d'une taille bien proportionnée ; et sa chevelure, aux reflets dorés, couvrait de son rayonnement son dos et sa poitrine. On aurait juré qu'il se baignait là ou qu'il venait de s'y baigner.

Les disciples étaient frappés d'étonnement.

« Allons à l'autre fontaine », dit Jamblique ; et, se levant, il marcha devant eux, plongé dans la méditation.

Arrivé près de la source, il refit ce qu'il avait fait près de la première, et en tira un autre Amour, entièrement semblable au précédent, si ce n'est que, ses cheveux, qui flottaient aussi sur son cou, étaient noirs et comme brûlés par le soleil. Les deux enfants se mirent à entourer Jamblique de leurs bras et s'attachèrent à lui, comme s'il eût été véritablement leur père. Celui-ci, les ayant remis chacun dans la source d'où il avait été tiré, sortit enfin du bain, au milieu des marques de vénération de ses disciples, qui, dès lors, cessèrent de vouloir rien approfondir ; entraînés par tout ce qu'ils voyaient, comme par des attaches mystérieuses, ils crurent tout aveuglément.

On colportait sur lui bien d'autres histoires plus incroyables encore et plus merveilleuses ; mais je n'ai voulu en consigner aucune ici, persuadé qu'il est dangereux et même impie d'introduire des récits altérés et sans consistance dans un ouvrage sérieux et solide. Je ne suis pas même sans quelque inquiétude, relativement à ce que je rapporte ici, puisque je ne parle que par oui-dire. Toutefois, je ne fais que suivre là le témoignage d'hommes qui, se défiant des autres, ont subi uniquement l'influence de leurs sensations visuelles. Quoi qu'il en soit, aucun des compagnons de Jamblique, à ce que je puis savoir, n'a rien écrit là-dessus ; et si j'en ai parlé personnellement, c'est avec réserve ; car Edésius a pris soin de oire remarquer qu'il n'a rien écrit lui-même à ce sujet, et que nul autre n'a osé le faire.

En même temps que Jamblique, vivait Alypius (37), consommé dans la dialectique. La taille de ce dernier était tout à fait exigüe et son corps dépassait à peine la longueur d'une coudée ; aussi, à voir le peu d'apparence de sa personne, on l'eut pris volontiers pour une âme, une pure intelligente. Chez lui, la partie de l'être soumise à la corruption ne s'était point développée, et la partie la plus semblable à la Divinité avait presque tout absorbé.

Le grand Platon dit qu'au rebours de ce qui se passe sur la terre, les corps divins sont entourés de leurs âmes : Alypius, lui, avait en quelque sorte pénétré dans la sienne, au point qu'il semblait contenu et possédé par elle, comme par une puissance supérieure.

Alypius eut beaucoup de disciples ; mais son enseignement ne dépassait guère les bornes de la conversation intime : personne n'avait entre les mains un livre de lui. Aussi, les auditeurs accouraient-ils avec le plus vif empressement vers Jamblique, comme pour puiser à une source dont les eaux débordaient et ne se renfermaient point dans les limites étroites de leur lit.

La gloire des deux philosophes se répandit de plus en plus, et il leur arriva un jour, de se trouver face-à-face, comme deux astres, et d'être entourés d'un concours d'auditeurs tel, qu'on eût cru voir une vaste académie. Jamblique se tenait sur la réserve, aimant mieux se laisser interroger que déposer des questions. Alypius, contre toute attente, ne souleva pas

le moindre sujet de discussion purement philosophique ; mais, se mettant à la portée de l'assemblée, il s'adressa en ces termes à Jamblique :

« Dis-moi, philosophe, le riche est-il, oui ou non, injuste, ou héritier de l'injuste? Car il n'y a pas de milieu. »

Jamblique ne put supporter le coup qui lui était porté : « Cette manière de discuter, dit-il, n'est point la nôtre, ô le plus extraordinaire des hommes ! nous ne nous occupons pas des avantages extérieurs que chacun peut posséder, mais des qualités essentielles de l'âme et des vertus qui conviennent au philosophe. »

Ayant ainsi parlé, il se leva ; et l'assemblée, se dispersa aussitôt.

Jamblique, après cela, étant redevenu maître de lui-même, admira la pénétration d'Alypius. Il le vit souvent en particulier, et fut tellement émerveillé de la précision et de la profondeur de son jugement, que, lorsqu'il fut mort, il se fit l'historien de sa vie (38).

Celui qui écrit ces lignes a eu connaissance de cette biographie : elle présente une certaine obscurité de forme et semble couverte d'un nuage épais ; non que les faits manquent de clarté, mais on y trouve une longue dissertation didactique sur Alypius, et il n'y est question nullement de discussions qui aient vraiment raison d'être. Le livre parle de voyages à Rome dont on ne voit point la cause, et la grandeur d'âme d'Alypius n'en ressort pas suffisamment. Il constate bien qu'un grand nombre d'hommes ont passé pour être les admirateurs du philosophe, mais il ne signale point les paroles ou les actions d'éclat qui lui ont valu cette admiration.

L'illustre Jamblique paraît être tombé dans la même faute que les peintres qui, faisant les portraits de personnes à la fleur de l'âge, et voulant ajouter à leur oeuvre quelque charme tiré de leur imagination, compromettent ainsi toute la ressemblance, et s'écartent également de leur modèle et de la beauté idéale.

De même, Jamblique, dont le but était de louer Alypius, en disant la vérité, s'amuse à nous apprendre quel était de son temps la grandeur des châtements et des tortures en usage dans les tribunaux, et cela, sans avoir la possibilité ni l'intention de nous faire connaître les causes ou les raisons politiques d'un tel état de choses : aussi, a-t-il confondu tous les traits de la vie d'Alypius. C'est au point que les yeux les plus exercés n'y peuvent découvrir qu'avec peine pourquoi il admire tant ce philosophe, et encore moins pourquoi il vénère d'une manière si extraordinaire sa constance, son impassibilité en présence du danger, la promptitude et la concision de ses réponses.

Alypius, dont nous venons de parler, était d'Alexandrie il s'éteignit dans cette ville, à un âge avancé.

Après lui, mourut Jamblique, à qui l'on doit, assurément, d'avoir vu se multiplier, pour ainsi dire, les racines et les sources de la philosophie. L'auteur de cet écrit, lui, a eu le bonheur de profiter de cet enseignement.

Plus tard, d'autres disciples, précédemment cités, se sont dispersés sur toute la surface de l'Empire romain : l'un d'eux fut Edésius, qui s'établit à Pergame 390 de Mysie.

CHAPITRE V

ÉDÉSIIUS

L'ÉCOLE de Jamblique et son groupe d'élèves passèrent à Edésius de Cappadoce. L'origine

de sa famille était des plus illustres, mais sa fortune ne répondait point à sa naissance ; aussi, son père l'avait-il envoyé de Cappadoce en Grèce pour y apprendre quelque état lucratif.

Au retour du jeune homme, le père l'accueillit comme s'il allait trouver en son fils un trésor. Mais, quand il vit qu'il s'était adonné à l'étude de la philosophie, il le chassa de la maison ainsi qu'un être inutile, en le poursuivant de ces paroles :

« A quoi sert la philosophie? »

« A beaucoup de choses, mon père, » répliqua Edésius, en se prosternant devant lui.

A ces mots, son père le rappela, émerveillé de tant de vertu. Dès lors, Edésius se donna tout entier à l'étude, qu'il avait un moment interrompue. Et le père, plein de joie et d'enthousiasme, reconduisit son fils avec la fierté d'un homme qui aurait engendré un dieu et non un mortel.

Notre philosophe ne tarda pas à laisser derrière lui tous ceux dont le nom était le plus célèbre, à cette époque, et dont il avait été l'auditeur ; l'expérience lui fournit un bagage philosophique considérable, et il eut peu de chemin à faire, de Cappadoce en Syrie, pour aller rejoindre l'illustre Jamblique.

Aussitôt qu'il eut vu l'homme et qu'il l'eut entendu parler, il demeura suspendu à ses lèvres, ne pouvant se rassasier de l'écouter. Ce fut au point qu'Edésius finit par n'être pas de beaucoup inférieur à Jamblique, excepté toutefois en ce qui touche à l'inspiration divine, dont ce dernier était véritablement animé.

Nous n'avons, à ce sujet, aucune donnée ; il se peut, cependant, qu'Edésius lui-même ait joui de ce privilège sans pouvoir le manifester ; car, à ce moment-là, régnait Constantin (40), qui détruisait les temples les plus fameux de l'univers, et faisait élever des édifices pour le culte des chrétiens. Peut-être donc, le groupe choisi de ses disciples se trouvait-il obligé d'observer un silence plein de mystère et de garder une réserve digne d'un hiérophante (41).

En effet, celui qui écrit ces lignes fut, dès l'enfance, l'élève de Chrysanthe ; et ce fut seulement vers sa vingtième année qu'on le jugea en état de participer à l'enseignement de vérités plus hautes, tant on a persisté, jusqu'à notre époque, à considérer la philosophie de Jamblique comme une grande chose.

Lorsque le maître eut dépouillé l'enveloppe mortelle, ses disciples se dispersèrent de différents côtés ; mais où peut dire qu'aucun d'eux ne demeura privé de renommée, ni ne resta inconnu.

Sopater, le plus éloquent de tous, avait trop d'élévation dans le caractère et trop de grandeur d'âme pour supporter de vivre ainsi parmi les autres hommes : d'une course rapide, il alla droit à la cour du prince, comme pour dompter la jactance et l'entraînement de Constantin et les soumettre à la raison. Là, il parvint bientôt à un tel degré de réputation et d'influence, que l'empereur, séduit par son prestige, le fit asseoir publiquement à sa droite. On n'avait, certaine'ment, jamais entendu ni vu pareille chose.

Aussi, les courtisans crevaient de jalousie l'aspect de cette philosophie, dont l'enseignement s'introduisait sur le tard à la cour ; ils cherchèrent donc l'occasion de faire comme les Cercopes (42) et de surprendre, non seulement Hercule endormi, mais encore cette absurde Fortune, tout éveillée qu'elle était. Ils firent, alors, des assemblées secrètes ; et il n'est pas de machination perfide dont ils s'abstinrent. A Athènes, du temps

de l'antique et grand Socrate, aucun citoyen, bien qu'on fût en république, n'eût osé porter une accusation contre celui que tous les Athéniens considéraient comme la statue vivante de la sagesse ; du moins, il eût fallu pour cela qu'il fût dans cet état d'ivresse et de folie dont la fête de Bacchus (43) et les veilles extraordinaires étaient l'occasion, et qu'il se trouvât ainsi excité au rire, à l'injure, à ces mouvements licencieux et pleins de périls, qui ont été imaginés pour la perte de l'humanité.

Aristophane (44) le premier, voulant provoquer l'hilarité chez des spectateurs dont l'esprit était corrompu, introduisit sur la scène des chants destinés à régler le pas des danseurs, et réussit à enlever tous les suffrages du théâtre par son audace ; car, à côté d'un personnage dont la sagesse était si grande, il ne craignit pas de montrer, comme par dérision, des sauts de puce ; il représenta même des formes et des costumes de nuées ; il prodigua, enfin, tout ce que le délire de la Comédie a coutume de forger pour exciter le rire. Mais il arriva, alors, que quelques hommes (45), voyant le théâtre incliner à ne plus être qu'un lieu de plaisir, eurent l'idée d'une accusation et commirent l'impiété de la porter contre cet homme, dont le meurtre fut un malheur pour le peuple tout entier. Il est en effet à remarquer, si l'on veut bien se rendre compte des temps, que, du moment où Socrate eut disparu victime de la violence, les Athéniens ne firent plus rien de glorieux : la République tomba en décadence, et toute la Grèce se perdit avec elle (46).

On peut juger de même, à l'époque de Sopater, du complot ourdi contre lui.

Voici ce qui se passa :

Constantinople, c'est-à-dire l'antique Byzance, faisait pour les Athéniens, autrefois, le transport des blés, et ce qu'on amenait de là dépassait toute croyance. Mais, de nos jours, ni les nombreux navires qui arrivent de l'Égypte ni ceux qui viennent de l'Asie entière, de la Syrie et de la Phénicie, ni même les vivres fournis par les autres provinces, dans la proportion du tribut imposé à chacune d'elles, ne peuvent emplir et rassasier la populace ivre que Constantin a transportée à Byzance, après avoir vidé les villes de leurs habitants : véritable ramassis de misérables, dont il s'est entouré pour obtenir au théâtre des applaudissements ; car il était friand des louanges que lui décernaient des ivrognes chancelants, et il aimait volontiers à s'entendre acclamer par des imbéciles qui, même, écorchaient son nom.

Or, la position de Byzance est telle, qu'il est impossible aux vaisseaux d'y aborder, à moins que le vent du sud ne souffle fortement et sans mélange. Un jour, il ne souffla pas ; ce qui arrive souvent par suite de la nature des saisons. Le peuple, alors, s'assembla au théâtre, épuisé par la faim ; et il ne se trouva plus de gens ivres pour hurler des vivats : l'Empereur fut consterné.

Les envieux qui, depuis longtemps, épiaient une occasion, pensèrent, cette fois, en avoir trouvé une magnifique ;

« Sopater s'écrièrent-ils, Sopater que tu combles d'honneurs, a enchaîné les vents par la vertu extraordinaire de sa science, dont toi-même tu fais sans cesse l'éloge et grâce à laquelle encore il est assis à tes côtés, sur le trône impérial. »

Le crédule Constantin entend cela, il est persuadé ; il ordonne de mettre à mort le philosophe. Et les calomniateurs eurent soin que l'exécution fût accomplie plus vite que la parole.

Mais le véritable auteur de tout le mal fut Ablabius, préfet du prétoire, qui, voyant sa réputation éclipsée par celle de Sopater, séchait de jalousie.

Comme je rédige, ainsi que je l'ai déjà dit, ces biographies d'hommes que leur science universelle a illustrés, d'après ce que j'ai pu conserver des traditions qui sont parvenues à ma connaissance, il ne me sera pas difficile de dire aussi, en courant, quelques mots de ceux qui se sont montrés leurs ennemis.

Ablalius donc, qui avait tout préparé pour le meurtre de Sopater, était, d'une naissance fort obscure ; et l'origine de ses parents était bien au-dessous de la médiocrité, même de l'abjection. Voici, du reste, ce qu'on raconte de lui, et qui n'a été contredit par personne : Un Égyptien, de ceux qui s'adonnent à la science appelée mathématique (47) était arrivé en ville. Les Égyptiens ont la réputation de se conduire d'une façon peu bienséante, quand ils sont en voyage ; et cela donne naturellement à penser qu'ils sont mal élevés chez eux. Aussi, notre homme se précipite-t-il dans la meilleure auberge de la ville, en criant qu'il est à jeun, qu'il a fait une longue route et qu'il meurt de soif. Là, il demande du vin doux et aromatisé, et met argent sur table. A cette vue, celle qui tenait l'auberge se prépare à remplir son office et se trémousse en conscience. Mais elle était en même temps habile dans l'art de délivrer les femmes en mal d'enfant. Elle venait donc de placer la coupe devant l'Égyptien et était occupée à verser le vin aromatisé, lorsqu'une voisine, accourant, lui glisse ces mots à l'oreille :

« Ton amie et ta parente, - ce qui était vrai, - est dans les douleurs; et sa vie se trouve en danger, si tu ne viens vite. »

A peine a-t-elle entendu, qu'avant même d'avoir ajouté l'eau chaude dans la coupe, elle plante là l'Égyptien ébahi. Elle court opérer la délivrance, achève tout ce qui doit se faire dans les accouchements, et reparait promptement devant son hôte, après s'être lavé les mains. Elle le trouva furieux et bouillonnant de colère. Alors, elle lui expliqua la cause qui l'avait ainsi retardée. Des qu'il l'eut apprise, le brave Égyptien, s'avisant de l'heure, se montre plus pressé de la soif de dévoiler ses inspirations divines que de celle qui lui desséchait le gosier ; et, d'un ton superbe :

« Va, dit-il, ô femme, et annonce à cette accouchée que peu s'en faut qu'elle n'ait enfanté un empereur. »

Après cette révélation, il ingurgita, sans sourciller, le contenu de l'ample coupe et laissa son nom à l'aubergiste, pour qu'elle sût bien qui il était.

L'enfant qu'on avait mis au monde ce jour-là était Ablabius.

Il devint si bien le jouet de la Fortune, qui bouleverse toutes choses, qu'il fut plus puissant que l'Empereur, puisqu'il parvint à faire périr Sopater, en fournissant au peuple indiscipliné, qui était alors le véritable souverain, un prétexte encore plus futile que celui qui avait amené la mort de Socrate.

Constantin, toutefois, fut puni de l'influence qu'il avait accordée à Ablabius, et sa fin a été racontée dans l'histoire qui le concerne. Quant à Ablabius, le prince lui laissa son fils Constance, qui avait régné conjointement avec lui, et qui hérita du pouvoir de son père avec ses frères Constant et Constantin II. Il a été parlé, du reste, de tout cela en détail, dans ce qui a été écrit sur le divin Julien.

Constance, ayant dont succédé à l'empire et s'étant rendu maître de tout ce qui lui était échu par le sort, c'est-à-dire de tous les pays de l'orient à partir de l'Illyrie, dépouilla aussitôt Ablabius de son autorité et s'entoura d'autres favoris.

Ablabius se réfugia alors en Bithynie, dans une propriété qu'il s'était fait construire

depuis longtemps et qui était toute remplie de retraites et de délices vraiment royales. Il vécut là dans l'abondance, et tout le monde s'étonnait qu'il eût dédaigné de se faire empereur.

Mais Constance lui envoya, de la ville qui avait reçu le nom de son père, des hommes en grand nombre, armés d'épées, et dont les premiers, qui se présenteraient, avaient mission de lui remettre une lettre. Ils se prosternèrent devant lui, selon la coutume qu'ont les Romains de fléchir le genou devant un empereur, pour lui offrir une missive. Ablabius reçut la lettre avec une contenance majestueuse, et comme un homme dégagé de toute crainte, il osa même réclamer de ses visiteurs la pourpre, en les regardant d'un oeil sévère et en prenant devant eux un air formidable.

Ils lui dirent qu'ils avaient pour toute mission de lui remettre la lettre, mais que les gens chargés du reste étaient à la porte Ablabius, ivre d'orgueil et gonflé d'insolence, les fit appeler aussitôt. Ceux-ci furent introduits. Ils étaient nombreux et portaient tous des épées. Au lieu d'une robe de pourpre, ils lui donnèrent la mort pourprée et le coupèrent en morceaux, comme le boucher dépèce les viandes, qui doivent être servies dans les festins. Telle fut l'expiation que les mânes de Sopater reçurent d'Ablabius, qui, jusque-là, avait été heureux en tout.

Les choses ayant été ainsi réglées par la Providence, qui n'abandonne pas le soin des destinées humaines, le plus illustre des philosophes vivants était Édésius.

Il eut d'abord recours à la divination, du moyen d'une oraison dans laquelle il avait la plus grande foi, et dont l'effet se révélait par une vision nocturne. Le dieu descendit à sa prière et lui rendit son oracle en vers hexamètres.

Edésius, les paupières à peine ouvertes, et encore tout saisi de crainte, se rappelait bien le sens des paroles qui lui avaient été dites. Mais la forme sublime et céleste des vers avait fui de sa mémoire et lui échappait. Il appelle son esclave et lui fait apporter de quoi se laver les yeux et le visage. Tout à coup, le serviteur lui dit :

« Vois donc, le dessus de ta main gauche est rempli de caractères. »

Édésius regarde et reconnaît l'empreinte divine. Il adore sa propre main avec les lettres qu'elle porte, et lit l'oracle qui s'y trouve inscrit. Le voici :

La parque, en ce moment, tient les fils de ta vie
Parmi ceux qu'elle trame. Or, si ton coeur envie
Le séjour de la ville ou des vastes cités;
La gloire, les succès te seront réservés.
Surtout quand tu voudras guider l'ardeur divine
D'un groupe d'écoliers, voués à ta doctrine,
Mais, si tu préférerais des moutons ou des boeufs
Conduire le troupeau, le sort des bienheureux
Est celui qui t'attend. Tel est l'arrêt des Dieux !

En présence de cet oracle, Édésius choisit, comme cela devait être, la voie la meilleure. Il avait en vue une petite campagne, où il comptait mener la vie d'un chevrier ou d'un bouvier. Il y alla. Mais, par un effet de la renommée qu'il avait précédemment acquise ; soit projet ne put demeurer caché à ceux qui avaient besoin d'éloquence et d'enseignement ils le suivirent à la piste, et, hurlant comme des chiens devant sa porte, ils le menacèrent de le déchirer s'il persistait réserver tant de science pour les montagnes, les rochers et les arbres, comme s'il n'était pas né parmi les hommes et ne savait rien de l'humanité.

Forcé par la violence de ces discours et de ces actions de rentrer dans la vie sociale, il s'abandonna alors au pire des deux partis et quitta la Cappadoce, laissant le soin des intérêts qu'il avait à Eustathe, qui était un peu son parent. Pour lui, il se dirigea vers l'Asie qui, tout entière, lui tendait les bras. Il s'établit dans l'antique Pergame (48), et là, il fut constamment visité par les Grecs et par les gens du pays ; et sa gloire s'éleva jusqu'aux astres.

Mais laissons cela, et occupons-nous d'Eustathe ; car je regarderais comme une impiété de passer sous silence ce que je sais de vrai sur lui.

De l'aveu de tout le monde, il paraissait et était en effet un homme excellent, très habile dans l'art de parler, et dont la langue et les lèvres exerçaient une séduction, voisine de la magie. La douceur, la suavité florissaient dans ses discours ; elles se répandaient avec tant de grâce que ceux qui écoutaient sa voix et ses paroles, s'abandonnant eux-mêmes comme s'ils eussent goûté du lotus (49), étaient suspendus à sa bouche et à tout ce qu'elle proférait.

De telles merveilles ne différaient guère de celles que produisait la voix enchanteresse des Sirènes. Aussi l'Empereur, bien qu'attaché à la doctrine des Chrétiens, l'appela-t-il à son secours, au milieu des circonstances troublées qui l'entouraient.

Le roi des Perses (50), en effet, menaçait l'empire de grands malheurs. Déjà, il assiégeait Antioche (51) et faisait pleuvoir les traits, jusque dans la ville. Il s'était emparé, par un coup de main imprévu et subit, de la citadelle qui dominait le théâtre et, de là, les flèches atteignaient les spectateurs et en tuaient un grand nombre.

Dans une pareille situation, tout le monde était tellement abattu et découragé que l'on n'hésita point à approcher de l'oreille de l'Empereur un sectateur de l'Hellénisme (52) quoique les princes précédents eussent la coutume de destiner aux ambassades ceux qui s'étaient illustrés dans l'armée, soit comme préfets des camps, soit pour avoir exercé quelque autre commandement. Mais, en ce moment, et devant l'impérieuse nécessité, Eustathe parut à chacun le plus habile de tous, et on le désigna d'un commun accord.

Il fut donc appelé, au nom de l'Empereur, et se présenta aussitôt. Le charme de sa parole fut tel, que ceux qui avaient conseillé de lui confier, l'ambassade reçurent du prince les plus grands honneurs ; et furent l'objet de toute sa bienveillance. Quelques-uns d'entre eux accompagnèrent spontanément Eustathe dans sa mission, afin d'expérimenter, de plus près, s'il aurait aussi l'habileté de séduire les Barbares.

Dès qu'ils furent arrivés dans le pays des Perses, bien que la renommée dépeignit Sapor comme un despote sauvage, et qu'il le fut en effet, Eustathe cependant, en vertu du caractère public que lui donnait son ambassade, eut accès auprès du prince. Celui-ci admira en même temps la fierté et la douceur de son regard, que ne purent troubler les divers moyens, mis en oeuvre, pour le frapper de crainte. Et, lorsque le Roi entendit le philosophe parler avec aisance et sans se montrer intimidé, et qu'il vit la convenance et la facilité avec lesquelles ses arguments se déroulaient, il mit fin, à l'audience, et Eustathe sortit, sûr d'avoir captivé ce prince par son éloquence. Aussitôt après, Sapor le fit inviter à sa table par les gardes de sa chambre, Eustathe se tendit à cette invitation, charmé de découvrir dans le caractère du Roi une propension naturelle à la vertu : il prit donc part au festin.

Admis à s'asseoir à la table royale, il subjuga tellement son hôte, par la force de ses discours, qu'il s'en fallut de peu que le Roi des Perses ne se dépouillât de sa haute tiare, de ses vêtements de pourpre et de ses ornements incrustés de pierres précieuses, pour les échanger contre le manteau d'Eustathe ; tant était vif l'emportement avec lequel celui-ci

s'était élevé contre les biens de la fortune et les parures mondaines, tant il avait flétri la démenche de ceux qui n'aiment que leur corps ! Mais il en fut empêché par les mages (53), qui se trouvaient autour de lui, et qui, prétendant qu'Eustathe n'était qu'un pur jongleur, conseillaient au Roi de demander à l'Empereur des Romains pourquoi, possédant en abondance tant d'hommes considérables, il en envoyait qui ne différaient en rien d'esclaves enrichis,

Cela n'empêcha pas Eustathe de réussir dans sa mission ; et le succès dépassa même tout ce qu'on avait espéré.

Quant au philosophe lui-même, ce qui intéresse notre histoire c'est de savoir que la Grèce, tout entière, souhaitait de le voir et demandait aux dieux sa venue. Les prophéties étaient d'accord sur ce point avec les hommes habiles dans ces sortes de choses. Il n'en fut pas ainsi cependant, car il ne fit point ce voyage.

Les Grecs, alors, lui envoyèrent une ambassade, composée des savants les plus distingués : ils devaient demander au grand Eustathe pour quoi l'événement ne répondait pas à de tels pronostics. Le philosophe, après avoir écouté les hommes dont la réputation était la plus répandue dans la matière, examina la chose de plus haut ; il pesa, la valeur de leurs témoignages, et rechercha la grandeur, la couleur et la forme des signes. Puis, souriant aux envoyés, comme il avait coutume de le faire quand il découvrait la vérité - car le mensonge n'est pas moins éloigné du langage des dieux que de ceux qui les fréquentent, - il leur dit :

« Ces signes n'annonçaient point ma venue. » Et il ajouta, avec trop d'orgueil, selon moi, pour un mortel : « Les prodiges qui sont apparus étalent sans conséquence, et vraiment au-dessous de mon mérite. »

Eustathe qui était déjà lui-même un si grand philosophe, avait pris pour femme Sosipatra qui, par la supériorité de sa sagesse, fit paraître son propre mari en quelque sorte petit et de peu de valeur, à côté d'elle.

Il convient ici, dans la revue que je passe des philosophes, de parler en détail de cette femme, dont la gloire se répandit partout.

Sosipatra était née en Asie, aux environs d'Éphèse dans la plaine que traverse le Caystre et à laquelle il a donné son nom. Ses parents, ainsi que sa famille, étaient heureux et riches. Dès sa plus tendre enfance, tout sembla lui sourire ; et sa jeunesse brilla entièrement de l'éclat de la beauté et de la pudeur.

Elle était arrivée à l'âge de cinq ans, lorsque deux vieillards qui l'un, et l'autre avaient dépassé le temps de la vigueur corporelle, bien que le premier fût plus âgé que le second, portant de vastes besaces et le dos couvert de peaux, se présentèrent dans une propriété appartenant aux parents de Sosipatra et demandèrent au fermier de leur confier le soin des vignes ; c'était un travail facile pour eux. On les accepta.

Le récolte fut si abondante, entre leurs mains, qu'elle surpassa toute espérance. Le propriétaire arriva, sur ces entrefaites, et amena la petite Sosipatra. L'étonnement était sans bornes et l'on en venait soupçonner quelque prodige divin. Le maître, alors, invita à sa table les deux vieillards, les traita avec la plus grande libéralité, et reprocha aux paysans qui cultivaient d'ordinaire son bien de ne point obtenir les mêmes résultats. Les vieillards, après avoir joui de l'hospitalité et de là table à la mode grecque, séduits et captivés par l'exquise beauté et le charme de la petite Sosipatra, s'exprimèrent en ces termes :

« Nous avons par devers nous bien d'autres secrets et bien d'autres mystères ; et cette abondance de raisin, dont tu t'émerveilles si fort, n'est qu'une plaisanterie et un jeu facile pour notre puissance. Mais, si tu veux que nous te payions le prix de ton festin et de

ton hospitalité, non en argent ni en remerciements fugitifs et périssables, mais par un don qui te sera plus précieux que toi-même et que ta propre vie, par un don céleste et s'étendant jusqu'aux astres, confie-nous, comme à ses nourriciers et à ses véritables pères, ta chère Sosipatra ; et, d'ici à cinq ans, ne crains rien pour cette enfant, ne redoute point pour elle la mort et garde ta tranquillité et ta constance. Aie soin de ne pas fouler le sol de ce domaine jusqu'à ce que les révolutions solaires étant accomplies, la cinquième année se trouve achevée. Pendant ce temps, la richesse naîtra spontanément pour toi de cette terre et se multipliera ; et ta fille s'élèvera non pas seulement à la condition d'une femme ou d'un être humain : tu pourras concevoir de cette enfant de plus hautes espérances. Si tu as bon courage, accueille à bras ouverts ce que nous te disons ; si tu conserves quelques soupçons, admetts que nous n'avons rien dit. »

A ce discours, le père frappé d'épouvante et retenant sa langue, prend l'enfant par la main, l'abandonne aux deux étrangers, et, appelant le fermier :

« Donne à ces vieillards, lui dit-il, tout ce qu'ils te demanderont, et ne témoigne aucune espèce de curiosité. »

Ayant ainsi parlé, avant que l'aurore parut, il partit comme s'il s'exilait de sa fille et de son bien.

Qu'étaient donc ceux qui avaient reçu l'enfant ? Des héros, des génies, des êtres d'une nature plus divine encore ? Dans quels mystères l'instruisirent-ils ? C'est ce que personne ne sut jamais. A quelle divinité la consacèrent-ils ? toujours impossible de le connaître, à ceux-mêmes qui en avaient le plus d'envie.

Le temps était venu, cependant, où tous les comptes des revenus du domaine devaient être rendus. Le père de l'enfant se présenta : il ne reconnut point sa fille dont la taille avait grandi ; sa beauté lui sembla toute changée, et Sosipatra, elle-même, eut d'abord peine à reconnaître son père, qui se prosternait devant elle, la prenant pour quelque autre.

Enfin, la table ayant été dressée, ses instituteurs parurent. Ils dirent au père :

« Interroge la jeune fille sur ce que bon te semblera. »

Celle-ci, prenant la parole :

« Demande-moi, père, dit-elle, ce qui, t'est arrivé pendant le chemin. »

Le père lui donna licence de parler.

Sa fortune lui permettait de voyager dans une voiture à quatre roues ; et, avec de pareils véhicules, on est exposé à divers accidents.

Sosipatra lui rapporta toutes ses paroles, toutes ses menaces, toutes les péripéties de la route, comme si elle eût été assise à côté de lui dans la voiture, L'admiration du père fut telle, que ce n'était pas de l'admiration, mais de la stupeur, et qu'il fut persuadé que sa fille était une déesse (54).

Tombant aux pieds des deux hommes, il les supplie de lui apprendre qui ils étaient. Ceux-ci, avec peine et en hésitant, -la Divinité le voulait ainsi sans doute, - avouèrent qu'ils n'étaient pas étrangers à la science appelée chaldaïque ; mais ils ne dirent cela que comme par énigme, et en tenant le visage baissé vers la terre. Le père de Sosipatra, embrassant de nouveau leurs genoux, les conjura de se regarder comme les maîtres du domaine, de conserver sa fille sous leur autorité et d'achever son initiation. Les deux vieillards firent un signe

de consentement et n'ajoutèrent pas une parole.

Satisfait de ce qu'il considérait comme une promesse ou un oracle, le père sentit son courage se raffermir, bien qu'il ignorât au fond ce qu'il en était. En lui-même, il exaltait Homère, qui a chanté ainsi ce prodige divin :

Les Dieux, s'assimilant à des hôtes divers,
Sous différents aspects, parcourent l'univers.

Il croyait bien, en effet, avoir eu pour hôtes des Dieux, revêtus de la forme humaine. L'esprit plein de ce sujet, il fut saisi par le sommeil.

Pendant ce temps-là, les vieillards, ayant quitté la table et prenant avec eux l'enfant, lui remettent, d'un air bienveillant et sérieux, la robe qui faisait partie du vêtement dans lequel elle avait été initiée ; ils y joignent quelques autres objets, puis, donnent à Sosipatra, pour le cacheter, le coffret qui contenait tout cela, après y avoir renfermé de plus un certain nombre de livres. Elle obéit, car elle n'avait pas moins de tendresse pour ses instituteurs que pour son père.

Le jour étant venu ; et les portes ayant été, ouvertes, les travailleurs se rendirent à leur ouvrage ; et ceux-ci sortirent avec les autres, selon leur coutume. L'enfant courut à son père pour lui donner la bonne nouvelle : un des serviteurs portait le coffret. Le père, ayant demandé l'argent qu'il y avait, selon l'occurrence, et s'étant informé près de ses fermiers de tout ce qui était nécessaire, fit appeler les deux vieillards. On ne les put trouver nulle part.

Alors, il dit à Sosipatra :

« Qu'est-ce là, mon enfant ? »

Celle-ci, après s'être un instant recueillie :

« Maintenant, dit-elle, je comprends leurs paroles ; car, lorsqu'en pleurant ils me mirent ces objets dans la main, ils me dirent : Vois, mon enfant, nous allons vers l'Océan qui est au Couchant, et nous reviendrons bientôt. »

Cela démontrait le plus clairement du monde que ces deux hommes, qui étaient ainsi apparus, étaient des génies. Et, en effet, de quelque côté qu'ils se soient dirigés, il est certain qu'on ne les revit plus.

Le père, emmenant sa fille initiée et chastement inspirée du souffle divin, la laissa vivre dès lors à sa guise, et ne se mêla en rien de ce qui la regardait : toutefois, il lui voyait avec peine garder un silence obstiné.

Elle était déjà arrivée à la fleur de la jeunesse, n'ayant pas eu d'autres maîtres et citant sans cesse, non seulement les oeuvres des poètes, mais aussi celles des philosophes et des orateurs. Tout ce que les autres apprennent, à force de travail et de torture d'esprit, et ne savent même qu'imparfaitement et d'une manière obscure, elle le comprenait, elle, comme en se jouant et le mettait en lumière facilement et sans effort.

Enfin, elle résolut de se marier. Assurément, il était hors de toute contestation que, parmi tous les hommes, Eustathe se trouvait le seul digne d'un tel hymen. Elle le choisit. Mais, avant, elle parla elle-même en ces termes à Eustathe et ceux qui étaient présents :

« Écoute, Eustathe, et que les assistants me servent de témoins. J'enfanterai de toi trois enfants, qui seront malheureux en tout ce qui paraît précieux aux mortels, mais dont

aucun, ne manquera des biens célestes. Tu m'auras déjà. abandonnée pour une position vraiment belle et digne de toi ; mais, moi, j'en aurai peut-être une meilleure. Tu iras, en effet, te réunir au chœur des bienheureux dont la Lune est la demeure (55), et, dans cinq ans d'ici, - selon ce que je lis sur ton visage, - tu cesseras d'adorer ici-bas les Dieux et de philosopher : ta sortie de ce séjour sublunaire sera, d'ailleurs, une transition douce et facile. Je voudrais aussi parler de ce qui me concerne. »

A ces mots, elle suspendit un instant son discours :

« Mais, dit-elle en reprenant, ma divinité particulière me le défend. »

S'étant ainsi exprimée, elle devint la femme d'Eustathe, conformément à la volonté des Parques et les paroles qu'elle avait prononcées concordèrent entièrement avec les immuables destinées, car les faits se produisirent avec la même exactitude que s'ils avaient précédé ses prédictions.

A propos de ces événements, il est nécessaire d'ajouter que Sosipatra, après la mort d'Eustathe, retourna dans ses terres et se fixa en Asie, près de l'antique Pergame.

Là, le grand Edésius l'entoura de ses soins et de son affection ; il éleva même ses enfants. Sosipatra, alors, dressa en quelque sorte, dans sa propre maison, une chaire rivale de la sienne ; après avoir entendu Edésius, les disciples affluaient chez elle : et il n'était aucun d'eux qui n'aimât et n'admirât la logique serrée d'Edésius et qui ne se prosternât, plein de vénération, devant l'enthousiasme de Sosipatra.

Philométor, cousin de cette femme illustre, vaincu par sa beauté et par son éloquence, en vint à l'aimer et à la trouver la plus divine de toutes les femmes : cette passion le dominait et s'imposait violemment à lui. Il s'y livrait tout entier, et Sosipatra, de son côté, partageait ses sentiments. Elle s'adressa alors à Maxime, un des familiers les plus intimes d'Edésius et presque son parent :

« Apprends, lui dit-elle, Maxime, pour m' éviter quelque embarras, à quel mal je suis en proie. »

« - De quel mal voulez-vous parler ? demanda Maxime. »

« - Voici, lui répondit-elle. Si Philométor est présent, c'est Philométor, et il ne diffère en rien de la plupart des hommes : mais, si je le vois s'en aller, je sens, au moment de son départ, quelque chose qui me mord, pour ainsi dire, et me tord le dedans du coeur. Il faut absolument, ajouta-t-elle, que tu travailles à me soulager et que tu me donnes une preuve de ton pieux dévouement. »

Maxime sortit tout fier, et se regardant déjà comme le familier des Dieux, parce qu'il avait reçu d'une telle femme une telle confidence.

Philométor, cependant, poursuivait son dessein. Mais Maxime s'y opposait : sa science, dans l'art des sacrifices, lui faisait connaître les moyens qu'employait Philométor, et il en mettait de plus forts et de plus puissants en usage, pour détruire l'effet de ceux-là.

Ces opérations terminées, Maxime courut aussitôt vers Sosipatra, et la conjura de veiller avec le plus grand soin, pour voir si, dans l'avenir, elle retomberait en proie au même mal. Mais elle lui dit qu'elle ne souffrait plus ; elle lui détailla alors toutes ses prières, toutes ses pratiques, en précisant l'heure où il les avait accomplies, comme si elle eût été présente, et lui énuméra tous les signes qui s'étaient montrés à lui. A cette révélation, Maxime, frappé de stupeur, tombe sur le sol et proclame hautement que Sosipatra est une

déesse.

« Lève-toi, dit-elle, mon fils ; les Dieux t'aiment, puisque tes regards sont tournés vers eux et que tu ne les abaissses oint vers les biens terrestres et périssables. »

Maxime, ayant entendu ces paroles, sortit de la maison, plus orgueilleux que jamais d'avoir fait l'expérience certaine de la divinité de Sosipatra. A la porte, il rencontra Philométor qui entraît, rayonnant, avec de nombreux compagnons. Et, l'interpellant de loin, en enflant sa voix.

« Ami Philométor, lui dit-il, au nom de tes dieux protecteurs, cesse donc de brûler du bois. C'est bien inutile. »

Il faisait, ainsi, allusion aux maléfices dont il le savait coutumier. Philométor crut alors que Maxime était un dieu et se tint sur une extrême réserve. Il renonça à son dessein et fut le premier à rire de l'entreprise qu'il avait conçue. Des lors, Sosipatra vit Philométor sans contrainte, et même avec une distinction marquée, admirant, à son tour, celui qui l'avait tant admirée.

Un jour que tous ses disciples étaient réunis autour d'elle, et que Philométor était absent, il se trouvait, en effet, à la campagne, - le sujet de la discussion roulait sur l'âme. Un grand nombre d'arguments s'étaient déjà produits, quand Sosipatra prit la parole, et se mit à les réfuter, l'un après l'autre, par ses démonstrations. Elle en vint, ensuite, à traiter du dernier voyage de l'âme, de la partie qui est en elle sujette au châtement, et de celle qui est immortelle. Puis, tout à coup, au milieu de son enthousiasme et d'une sorte de fureur bachique, comme si la parole lui manquait, elle se fut, et, après un peu de temps, s'ecria :

« Qu'est cela ? Mon cousin Philométor se trouve traîné par son char. Le mauvais état de la route l'a fait verser, et il risque fort d'avoir les jambes cassées. Mais ses domestiques l'ont retiré sain et sauf, à part quelques blessures sans gravité, aux coudes et aux mains. On le porte en litière, et il pousse des gémissements. »

Telles étaient ses paroles; et il en était vraiment ainsi. C'est pourquoi, tous, étaient persuadés que Sosipatra avait le don d'ubiquité (56) et se trouvait présente à tous les événements, comme les philosophes l'affirment des Dieux.

Elle mourut, laissant trois enfants. Il n'est aucun besoin de donner ici les noms de deux d'entre eux. Mais Antonin, lui, se montra digne de ses parents.

Il fixa sa résidence à l'embouchure de la branche Canopique (57) du Nil, se livra tout entier aux pratiques qui s'accomplissaient dans ces parages et força la Renommée à justifier la prédiction de sa mère. La jeunesse, soucieuse de la santé de son âme et réellement curieuse de philosophie, se pressait autour de lui ; aussi, le temple était-il plein d'adolescents, occupés aux choses sacrées. Il ne se donnait pas comme un être au-dessus de l'humanité, il passait volontiers sa vie au milieu des hommes; et il disait souvent à ses disciples qu'après lui il n'y aurait plus de temple, et que le grand, le vénérable sanctuaire de Sarapis (58) serait changé en un hideux amas de ruines que rongerait le ténébreux oubli, tyran fantastique et odieux, auquel sont soumises les plus belles choses de la terre.

Le temps, qui dévoile tout, vérifia ces prédictions, et leur donna force d'oracle.

De cette école, - car je n'ai pas le projet d'écrire ce qu'on appelle les Orientales (59) d'Hésiode, - descendirent des courants qui, comme des émanations d'astres, se dispersèrent bientôt et se répartirent sur quelques autres espèces de philosophes, pour qui l'affinité de

doctrines fut une source de gain. La plupart furent pour suivis devant les tribunaux, comme Socrate au portique du Roi, à Athènes, tant ils méprisaient les richesses et haïssaient l'or.

Toute leur philosophie consistait en un manteau, dans le souvenir de Sosipatra, et dans le nom d'Eustathe qu'ils avaient toujours à la bouche ; en fait de choses qui se voient, ils portaient des sacs bourrés de petits livres, qui auraient pu être la charge de plusieurs chameaux. Ils savaient par coeur ces livres, qui n'avaient de rapport avec aucun des anciens philosophes, et qui étaient ou des testaments ou des copies de testaments, des contrats, des actes de vente, enfin tout ce qu'une vie misérable et plongée dans l'erreur ou le désordre trouve digne d'intérêt. De ce côté, là, non plus, les prophéties de Sosipatra ne furent point démenties par l'événement.

Mais je n'ai nul besoin d'écrire ici le nom de ces hommes ; car mon ouvrage n'est pas fait en vue des fripons, il a été composé pour la gloire des honnêtes gens.

Donc, un seul des fils de Sosipatra, nommé Antonin, celui dont j'ai fait mention brièvement plus haut, séjourna à Alexandrie. Puis saisi de respect et d'admiration pour l'embouchure de la branche Canopique du Nil, il se dévoua et se consacra aux divinités de ce lieu et à leurs mystères sacrés. Il parvint très rapidement à s'identifier avec l'essence divine ; méprisant le corps et se dégageant du souci de toutes les voluptés qui s'y rapportent, et embrassant la sagesse avec une ardeur inconnue au plus grand nombre. C'est pourquoi je crois devoir parler de lui, un peu plus en détail.

Il ne se livra sans doute à aucun acte théurgique et en opposition avec le sentiment public, peut-être parce qu'il soupçonnait que le penchant de l'Empereur l'entraînait d'un autre côté ; mais tout le monde admirait sa fermeté, son inflexibilité, sa constance. Aussi, voyait-il affluer vers lui, par la voie de la mer, tous ceux qui venaient alors étudier à Alexandrie.

Cette ville, à cause du temple de Sarapis, était devenue comme un monde sacré vers lequel, de toutes parts, se précipitait une multitude semblable à un peuple. Après avoir rendu hommage à la Divinité, on courait chez Antonin, les uns par terre et à pied, les autres en bateau sur les eaux du fleuve, se laissant ainsi conduire avec une sorte de volupté vers une occupation sérieuse.

Admis à l'honneur de son audience, ceux-ci, lui proposant un problème de logique, remportaient sur l'heure une abondante moisson de sagesse platonicienne ; ceux-là, abordant des questions d'un ordre plus divin, ne trouvaient en lui qu'une statue. En effet, il ne leur répondait rien, mais les yeux fixes et levés vers le ciel, il demeurait muet et inexorable ; et personne ne le vit, sur de pareils sujets, entrer facilement en conversation avec les hommes.

Cependant, ce qu'il y avait de divin en lui ne tarda pas à se manifester. Car, à peine eût-il quitté ce monde, que le culte des divinités alexandrines et du Sarapéum cessa ; non seulement le culte, mais les édifices où il se pratiquait, et tout ce qui s'y rattachait, eurent le sort que les fables poétiques attribuent à la victoire des Géants. Il en fut ainsi des temples de Canope, grâce à Théodose alors empereur, à Théophile patriarche des maudits, et à un certain Eurymédon qui, en ce temps-là,

Régnait sur les Géants, orgueilleux éternels ;

grâce aussi à Evétius, préfet de la ville, et à Romanus, commandant les légions d'Égypte.

Les soldats, rassemblant toutes leurs colères contre des pierres et contre l'oeuvre de ceux qui les avaient taillées, se ruèrent bravement sur ces objets inertes ; eux, qui eussent

été in-capables de soutenir le fracas d'une bataille, dévastèrent le Sarapéum, firent la guerre aux offrandes, et remportèrent une victoire sans combat, sur des ennemis absents. Dans leur lutte contre les statues et les sanctuaires, ils poussèrent l'héroïsme jusqu'à ne point se contenter de les vaincre, ils les volèrent ; et, pour cela, ils firent une convention militaire, afin de mettre à l'abri celui qui aurait dérobé quel-que chose. Il n'y eut que les fondements du Sarapéum qu'ils n'emportèrent point, à cause de la masse énorme des pierres, qu'il n'était pas facile de remuer. Mais, après avoir tout bouleversé et tout saccagé, ces foudres de guerre, montrant leurs mains, pures il est vrai de sang, mais souillées de rapines, se proclamèrent les vainqueurs des Dieux, et se firent gloire de leurs sacrilèges et de leur impiété.

Ensuite, ils introduisirent dans les lieux sacrés de ces gens appelés moines (60) qui, tout en ayant la forme humaine, menaient la vie, des animaux et se livraient ouvertement à toutes sortes d'excès que je n'oserais rapporter (61). Mais, en revanche, ils regardaient comme un acte de piété de profaner les choses divines.

A cette époque, du reste, tout homme affublé d'une robe noire, et qui ne craignait pas d'affecter en public un maintien peu décent, avait permission d'exercer une autorité tyrannique.

C'est à ce haut point de vertu que l'humanité en était arrivée. Mais j'ai déjà parlé de ces gens-là dans mon Histoire générale (62).

Ces moines furent donc établis à Canope et là, ils substituèrent à des divinités accessibles à l'intelligence un culte d'esclaves, et encore d'esclaves méprisables, auquel ils soumirent les hommes. Recueillant, en effet, les ossements et les têtes des misérables que leurs nombreux crimes avaient fait condamner par la justice de la cité, ils les présentaient comme des dieux, se roulaient convulsivement sur ces restes immondes, et s'imaginaient que le contact impur de ces sépulcres les rendaient meilleurs. On les appelait martyrs, diacres, arbitres des prières auprès de la Divinité, quand ils n'avaient été que des esclaves infidèles, sans cesse roués de coups de fouet, et portant sur leur corps les marques infamantes que leur avait values leur perversité. Et la terre souffre de pareils Dieux !

Cela porta au comble la réputation de haute prévoyance dont avait joui Antonin ; car il avait dit à tout le monde que les temples deviendraient des tombeaux.

De même, l'illustre Jamblique, comme nous l'avons consigné dans l'histoire de sa Vie (63), voyant un Égyptien évoquer Apollon et celui-ci, par son apparition, frapper de stupeur les assistants, s'était écrié :

« Cessez de vous émerveiller, mes amis ; ce n'est que le spectre d'un gladiateur. »

Tant est profonde la différence qui existe entre la vue de l'esprit, et les images trompeuses que reflètent les yeux du corps !

Jamblique, lui, voyait les maux présents, tandis qu'Antonin prévoyait les maux à venir : cela suffit à établir la supériorité de ce dernier.

La fin de sa vie fut paisible, et arriva pour lui à l'extrémité d'une vieillesse exempte de maladie (64). Mais ce qui attrista tous les hommes intelligents, ce fut la ruine des temples qu'il avait prédite.

CHAPITRE VI

MAXIME

NOUS avons précédemment fait mention de Maxime, et celui qui écrit ces lignes n'est pas sans avoir vu le personnage. Mais j'étais jeune et il était déjà vieux, quand je le rencontrai et que j'entendis sa voix, comme, on aurait pu entendre celle de la Minerve ou de l'Apollon d'Homère.

La pupille de ses yeux était pleine de vivacité, il avait la barbe blanche, et son regard traduisait tous les mouvements de son âme. Rien d'harmonieux comme toute sa personne, soit qu'il vous écoutât, soit qu'il vous contemplât, son attitude, dans, l'un et l'autre cas, frappait son interlocuteur, qui ne pouvait supporter ni la mobilité de ses yeux ni le flux de ses discours. Aucun homme d'ailleurs, parmi les plus expérimentés et les plus habiles de ceux qui conversaient avec lui, n'osait le contredire ; ils s'abandonnaient tranquillement à lui, suspendus à ses paroles, comme si elles eussent été prononcées du haut d'un trépied : tant était grand le charme qui résidait sur ses lèvres.

Il était d'une bonne naissance ; fort riche, et eut des frères, à qui il ne permit point de prendre le premier rang, parce qu'il l'occupait lui-même. C'étaient Claudien (65), qui s'établit à Alexandrie et y enseigna, et Nymphidianus (66) qui professa avec éclat à Smyrne. Maxime fut un de ceux qui se pénétrèrent le plus de la philosophie d'Édésius. Aussi, on le jugea digne d'être choisi pour devenir le maître de l'empereur Julien.

Celui-ci, dans la Vie duquel nous avons parlé plus complètement de ces choses, fut dépouillé de tout par Constance. Mais, la famille impériale étant venue à s'éteindre, Julien resta seul, méprisé à cause de sa jeunesse et de la douceur de son caractère. Il fut alors abandonné aux eunuques du palais, dont la mission était de le surveiller ; et on leur adjoignit des gardiens, chargés de maintenir le jeune prince dans la foi chrétienne. C'est dans une telle situation que Julien montra la grandeur de sa nature, Il travailla. si bien que toutes ses lectures se gravaient dans sa mémoire ; et ce fut au point que ses maîtres s'indignaient de la brièveté forcée de leurs leçons et du peu qu'il leur restait à enseigner à l'enfant.

Lorsqu'ils n'eurent plus rien à lui faire connaître et que Julien n'eut plus rien à apprendre d'eux, il demanda à son cousin (67) la permission d'étudier l'éloquence et la philosophie. Celui-ci, grâce à Dieu, y consentit, aimant mieux le voir se plonger dans les livres et vivre de loisir que songer à sa naissance et à l'Empire.

Ainsi autorisé et ayant des richesses immenses à sa disposition, Julien, entouré d'une pompe et d'une escorte royales, se mit à voyager de tous côtés, en passant par les endroits qui lui convenaient le mieux. Il se rendit à Pergame, sur le bruit que faisait la sagesse d'Édésius. Or, celui-ci était déjà arrivé à une extrême vieillesse, et avait le corps très affaibli. Ses principaux familiers étaient Maxime, dont nous nous occupons en ce moment, Chrysanthe de Sardes, Priscus le Thesprote ou le Molosse, Eusèbe de Myndes en Carie.

Admis dans l'intimité d'Édésius, Julien, dont le jeune âge possédait toute la gravité de la vieillesse, fut vivement frappé de la vigueur et du caractère divin que présentait l'âme du philosophe, et ne songea plus à s'éloigner. Pareil à ceux dont parle la fable et qu'un certain serpent a mordus, il ouvrit la bouche toute grande et voulut boire à longs traits la science. Dans cette intention, il envoya à Édésius des présents vraiment royaux. Mais celui-ci ne les accepta point, et, ayant fait venir le jeune homme, il lui dit :

« La nature de mon âme ne t'est pas inconnue, puisque tu as tant de fois entendu mon enseignement. Mais tu vois dans quel état est le corps qui lui sert d'organe : tous ses éléments constitutifs se dissolvent et retournent à leur source, Donc, si tu veux obtenir un résultat, aimable enfant de la philosophie, - comme je le reconnais à des signes certains qui me font lire en ton âme, - va trouver ceux qui sont mes véritables fils, et enivre-toi auprès

d'eux, à satiété, de toute sagesse et de toute science. Une fois initié aux mystères, tu rougiras entièrement d'être homme et d'en porter le nom. J'aurais voulu que Maxime fût ici ; mais il a été envoyé à Éphèse (68). Je t'aurais adressé avec la même confiance à Priscus ; mais, lui aussi, est en voyage et navigue vers la Grèce. Il ne reste de mes disciples qu'Eusèbe et Chrysanthé ; quand tu te seras fait leur auditeur, tu n'auras plus envie de tourmenter ma vieillesse. »

Après avoir entendu ces paroles, Julien n'abandonna pas complètement Edésius, mais il s'attacha pour la plus grande partie du temps à Eusèbe et à Chrysanthé. Ce dernier, d'ailleurs, était en pleine conformité de sentiments avec Maxime, au sujet de l'inspiration divine et de l'enthousiasme religieux ; il ne lui cédait que sur le terrain de l'enseignement, étant pour tout le reste d'un génie égal au sien.

Eusèbe, en présence de Maxime, se récusait pour l'exacte division des parties du discours, pour le mécanisme de la dialectique et de la subtilité de l'argumentation, mais, si Maxime venait à disparaître comme la lumière du soleil, Eusèbe devenait une étoile qui scintillait, tant il y avait de facilité et de grâce dans son éloquence.

Une fois, Chrysanthé, qui se trouvait là, ne lui épargnait ni les louanges ni les signes d'approbation, et Julien écoutait avec vénération les paroles du maître. Mais Eusèbe ajouta, à la fin de son exégèse (69), qu'il ne fallait tenir compte que de ce qui existe réellement et que les fourberies, qui trompent et égarent les sens, sont l'oeuvre de jongleurs, qui se détournent de la bonne voie pour recourir à des, moyens matériels, et se livrent à des fureurs condamnées par la raison. Le divin Julien, qui avait entendu souvent cette conclusion, en forme d'épiphonème (70), prit alors Chrysanthé à part, et lui adressa ces mots :

« Si tu as quelque souci de la vérité, mon cher Chrysanthé, dis-moi donc ce que signifie cet épilogue de l'exégèse. »

Celui-ci, soupirant profondément et avec un air de modestie :

« Tu feras sagement, répondit-il, de demander cela, non moi, mais à Eusèbe. »

Julien, ne manqua pas de suivre ce conseil, et crut voir un dieu dans celui qui le lui avait donné.

A une nouvelle réunion, Eusèbe reprit son thème favori et Julien, s'enhardissant, lui demanda où il voulait en venir avec cette continuelle péroraison. Alors Eusèbe, déployant toute son éloquence et lâchant la bride à son extrême facilité de parole :

« Maxime, dit-il, est un de mes condisciples les plus anciens et les plus instruits. Mais la grandeur de son caractère et la supériorité de son talent oratoire lui faisaient mépriser les démonstrations probantes et le poussaient à se jeter tête baissée dans des folies. Dernièrement, il nous convoqua, nous tous qui étions avec lui, dans le temple d'Hécate (71) ; et il se trouva avoir ainsi rassemblé de nombreux témoins de son extravagance. En effet, quand tout le monde fut arrivé et eut adoré la déesse, asseyez-vous, nous dit-il, ô mes bien chers compagnons ; voyez ce qui va se produire et à quel point je suis supérieur au vulgaire. Après qu'il eut parlé de la sorte, nous nous assîmes tous à terre ; puis, il fit brûler un grain d'encens, murmura entre ses dents je ne sais quel hymne, et poussa si loin ses momeries que la statue d'Hécate commença à sourire et finit même par rire aux éclats. Nous nous troublâmes à cette vue. Que personne ne s'émeuve de cela, s'écria-t-il ; car, à l'instant, les lampes que la déesse tient à la main vont s'allumer. Et, avant qu'il eut cessé de parler, nous les vîmes briller d'une lueur éclatante. Pour nous, après avoir témoigné tout notre étonnement à ce magicien de théâtre, nous nous retirâmes. Garde-toi, à mon exemple, d'admirer

rien de semblable, et examine toute chose extraordinaire à la lumière pure de la raison. »

Le divin Julien, satisfait de ce qu'il venait d'entendre, lui dit alors

« Adieu, va retrouver tes livres. Tu m'as révélé ce que je cherchais. »

Ayant ainsi parlé, il embrassa Chrysanthe et prit le chemin d'Éphèse. Il y rencontra Maxime, s'attacha fortement à lui et s'imprégna profondément de toute sa doctrine. Mais Maxime lui conseilla d'appeler auprès de lui le divin Chrysanthe ; ce qu'il fit ; et tous deux eurent peine à suffire à la vaste capacité du jeune prince pour l'étude.

Quand tout alla bien de ce côté, Julien, apprenant qu'il y avait quelque chose de plus à découvrir, en Grèce, auprès de l'hiérophante des deux Déesses (72), y courut aussitôt. Il ne m'est point permis de dire le nom de l'hiérophante qui était en fonctions à cette époque ; car c'est lui qui m'a initié. Il descendait des Eumolpides (73), et c'était lui qui avait prédit, en ma présence, la ruine des temples et la perte de toute la Grèce. Il avait, en outre, déclaré publiquement qu'après sa mort son successeur ne pourrait pas d'abord monter sur le trône des hiérophantes, parce qu'il serait voué à des dieux étrangers et qu'il aurait juré par des serments solennels de ne pas présider à d'autres mystères ; mais que, cependant, il y présiderait enfin ; bien qu'il ne fût point d'Athènes. Son esprit prophétique allait si loin qu'il annonça que, de son vivant même, il verrait les temples renversés et saccagés ; qu'il serait abreuvé de mépris par l'excès de l'orgueil humain ; que le culte des deux Déesses périrait avant lui ; qu'il serait dépouillé de son saint ministère, et qu'il n'aurait ni le titre ni la longue existence d'un hiérophante. C'est ce qui arriva. Car on vit en même temps paraître le Thesprien, père de l'initiation mithriaque (74) et se produire des calamités sans nombre et inexplicables, dont j'ai raconté une partie dans les longs développements de mon Histoire : s'il plaît à Dieu, je dirai ici le reste.

Il s'agit de l'invasion des Barbares, sous la conduite d'Alaric (75), lorsqu'ils franchirent les Thermopyles (76), aussi aisément que s'ils traversaient un stade ou une plaine ouverte à la course des chevaux. Ces portes de la Grèce furent livrées par l'impiété de ces hommes vêtus de robes sombres (77), qui pénétrèrent sans obstacles avec le flot de l'invasion, et par suite le de la violation de la loi et de la rupture du lien qui rattachait tout à l'autorité des hiérophantes. Mais cela n'arriva que plus tard, et nous avons poussé trop loin l'anticipation de notre récit.

Julien donc, après avoir été admis dans la familiarité du plus divin des hiérophantes, et s'y être rassasié de toute science, fut brusquement rappelé par Constance, pour être associé à l'Empire en qualité de César. Maxime était alors en Grèce, Edésius était déjà mort ; et Julien savait, comme on dit, sur le bout du doigt, toute la philosophie. Le jeune prince dut obéir, non à son penchant, mais à la nécessité.

Envoyé avec le titre de César en Gaule, - non pas tant pour y régner que pour y périr dans la pourpre, - il évita le péril contre toute attente, grâce à la Providence divine ; cachant à tout le monde qu'il honorait les Dieux et triomphant de tout le monde parce qu'il les honorait. Il franchit le Rhin, défit et subjuga toutes les tribus barbares qui habitent sur ses bords, et échappa enfin à tous les pièges, à toutes les machinations qui furent dressées contre lui, ainsi que je l'ai écrit dans son Histoire. Il avait fait venir de Grèce l'hiérophante ; et, ayant avec lui seul tout préparé dans le secret, il se mit en devoir de purifier le monde de la tyrannie de Constance. Il eut pour coopérateurs Oribase de Pergame et Evhémère, homme originaire de la Lybie, que les Romains nomment, dans leur langue, Afrique. Mais, encore une fois, tout cela a été consigné avec la plus grande exactitude dans les livres qui concernent Julien.

Le tyrannie de Constance une fois détruite, il renvoya en Grèce l'hiérophante, comme un dieu qui lui serait apparu et lui eût accordé tout ce qu'il souhaitait; il le combla de présents royaux et lui donna une garde pour la protection des sanctuaires de la Grèce.

Bientôt après; il manda Maxime et Chrysanthe. La lettre (78) qui les appelait était conçue dans les mêmes termes pour tous les deux, Mais ils crurent bon d'avoir recours aux Dieux.

Ces hommes énergiques et expérimentés, mettant en commun leur expérience, aiguisant et combinant la sagacité et la perspicacité de leur esprit, découvrirent alors des signes étranges en même temps qu'effrayants. Tous deux les considéraient ensemble. Chrysanthe, le premier, frappé de terreur et d'épouvante à cette vision, mordit sa langue et dit :

« O mon cher Maxime, non seulement je dois rester ici ; mais il faut encore chercher une retraite. »

Maxime, essayant de se rassurer lui-même, lui répondit

« O Chrysanthe, tu me parais avoir oublié la doctrine dont nous avons été imbus, et d'après laquelle les Grecs illustres et ceux qui ont appris ces choses de doivent point se rendre aux premiers indices qu'ils rencontrent, mais faire violence à la nature du dieu, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé le signe qui peut remédier à tout. »

« Tu as vraisemblablement, reprit Chrysanthe l'habileté et l'audace qu'il faut pour tenter cela ; mais moi, je ne voudrais pas lutter contre de pareils pronostics. »

Et, en parlant ainsi, il se retira.

Maxime persista, et essaya de tous les moyens jusqu'à ce qu'il eût obtenu ce qu'il voulait et ce qu'il désirait. Quant à Chrysanthe, il demeurait plus immobile qu'une statue, ne déformant point de l'idée qu'il avait arrêtée dans son esprit, dès le commencement.

Maxime, cependant, voyait accourir vers lui, en Asie, tous ceux qui étaient dans les magistratures ou qui les avaient remplies, et l'élite des sénateurs,. La foule obstruait les chemins où devait passer le philosophe, en s'agitant et, en criant, comme le peuple a coutume de le faire lorsqu'il veut flatter quelqu'un. Les femmes, de leur côté affluaient à la porte de l'épouse de Maxime, pour le féliciter de son bonheur ; et la supplier de se souvenir aussi d'elles. Car, en fait de philosophie, Maxime, si on le comparait à sa femme, n'en était guère qu'eux premiers éléments. Ainsi adoré par toute, l'Asie, il vivait dans l'intimité de l'Empereur.

Pour Chrysanthe, il resta décidément chez lui ; une divinité lui avait dit en songe, comme il me l'a répété dans la suite

Obéissez aux Dieux, afin qu'ils vous exaucent (79)

C'est entouré d'une telle pompe que Maxime arriva à Constantinople, où bientôt il brilla du plus vif éclat. L'Empereur et les princes ne le quittaient ni jour ni nuit, tant ils étaient disposés à rapporter aux Dieux tout le bonheur du temps présent.

Maxime, alors commença et devenir insupportable à la cour ; il avait revêtu une robe plus élégante qu'il ne convient à un philosophe, il se montrait arrogant et quinteux dans les audiences.

Mais l'Empereur ignorait ce qui se passait. Sur ces entrefaites et par suite d'une pression du prince sur le philosophe tous deux se résolurent à faire venir Priscus ; et Maxime insista, de son côté, pour que Chrysanthe lui fût adjoint. L'un et l'autre furent donc appelés, Priscus de Grèce, et Chrysanthe de Sardes en Lydie. Le divin Julien était tellement

attaché à Chrysanthe, qu'il écrivit aux deux philosophes comme à des amis, et les supplia, comme on supplie les Dieux, de venir et de se réunir à lui.

Ayant appris en outre que Chrysanthe avait une femme, nommée Mélite, cousine de l'auteur de ce livre, et pour laquelle il professait une admiration extraordinaire, Julien, de lui-même et sans que personne en sût rien, lui écrivit de sa propre main une lettre dans laquelle, avec une grande variété d'expressions, il la pria de persuader à son mari de ne point se refuser à ce voyage. Puis, il demanda la lettre destinée à Chrysanthe, y inséra celle-ci, les cacheta toutes deux de son sceau et les fit porter par un seul et même courrier, à qui il adressa de vive voix toutes les recommandations qu'il crut utiles,

Pour fléchir aisément le grand coeur d'Ecide

Priscus vint et garda une attitude modeste. Il ne manqua pourtant pas non plus de flatteurs, mais il demeura inébranlable ; et, loin d'être ébloui par l'éclat de la cour, il s'efforça de rabaisser le faste impérial et de ramener toutes choses à un état plus conforme à la philosophie.

Chrysanthe, lui, ne se laisse point prendre à ces pièges et à ces machinations ; il consulta les Dieux, dont la volonté est immuable, et il s'y soumit. Il écrivit donc à l'Empereur que c'était uniquement pour lui qu'il restait en Lydie, et que les immortels le lui avaient ordonné.

Julien comprit alors, l'insuccès de l'appel qu'il avait adressé à Chrysanthe, et il le nomma, - en lui associant sa femme, - souverain pontife de Lydie, avec la faculté de choisir les autres ministres du culte ; cela fait, il partit pour la guerre de Perse. Maxime et Priscus le suivaient ; quelques autres s'adjoignirent à eux, ne servant d'ailleurs qu'à faire nombre et présentant le spectacle d'une tourbe d'hommes, occupés à se louer eux-mêmes et gonflés d'orgueil, parce que l'Empereur s'était déclaré heureux de les avoir rencontrés.

Mais, après que les choses, du faite de si grandes et de si brillantes espérances, furent tombées dans un état d'horrible confusion et de ruine complète, - comme il a été dit dans l'histoire détaillée de Julien, après que Jovien (80) eut, pendant la courte durée de son règne, continué d'honorer les mêmes hommes, après que ce prince eut si rapidement et d'une manière si foudroyante suivi dans la tombe celui qui l'avait précédé sur le trône (la plupart du moins le crurent ainsi), Valentinien et Valens (81) arrivèrent au pouvoir.

On s'empara alors de Maxime et de Priscus, mais d'une façon toute différente de celle dont Julien se les était attachés. Quand ce prince les avait fait venir, son appel avait été solennel et était pour eux le brillant prélude des plus grands honneurs ; mais, cette fois, toutes les espérances étaient remplacées par l'évidence du danger : l'humiliation de la chute se lisait profonde et indubitable sur leurs visages. Priscus, toutefois, ne subit aucun mauvais traitement : une déclaration publique le reconnut homme de bien, et il retourna en Grèce vers l'époque où, encore enfant, celui qui écrit ceci allait bientôt être compté parmi les épèbes (82) et commençait à étudier.

Quant à Maxime, de nombreuses clameurs s'élevaient contre lui en public, dans les théâtres, et en particulier devant l'Empereur et tout le monde était étonné qu'il pût supporter tant de malheurs. Cependant il fut cruellement puni, et on lui infligea une amende telle qu'aucun philosophe n'entendit jamais parler d'une pareille somme : mais on s'imaginait que tout lui appartenait et l'on se repentait même de l'avoir taxé à trop peu de chose. Il fut envoyé en Asie, pour y payer cet argent.

Ce qu'on lui fit souffrir là dépasse toutes les tragédies, et je ne sais quelle voix il faudrait avoir, et quel plaisir il faudrait prendre aux maux d'autrui, pour raconter les

douleurs d'un homme aussi considérable. Ce sont des jeux d'enfant que l'enfouissement en usage chez les Perses et le sarclage des femmes chez les Artabres (83), auprès des tourments que l'on lui fit endurer.

Son admirable femme était présente et fondait en larmes.

Comme cela ne finissait point, et, qu'au contraire le supplice s'accroissait :

« Va, dit-il, chère épouse, achète du poison, donne-le moi et délivre-moi. »

Elle en acheta, en effet, et l'apporta. Il le lui demandait pour le boire ; mais elle voulut l'avaler avant lui, et elle tomba foudroyée. Ses parents l'ensevelirent. Pour Maxime, il n'avait pu prendre le breuvage.

Ici, il n'y a point d'éloquence, il n'y a point de louanges, dans toutes celles qu'a imaginées la nation des poètes, qui soient à la hauteur, de ce que fit Cléarque.

Ce Cléarque appartenait à une riche famille de Thesprotie (84) et jouissait d'un renom éminemment illustre. Les choses étant venues à changer, Valentinien se retira en Occident, tandis que l'empereur Valens, exposé aux plus grands périls, luttait non pour l'Empire mais pour le salut de sa propre vie. Procope, en effet, s'était soulevé avec des forces considérables et le bloquait étroitement de tous côtés, pour l'amener à une capitulation. Cléarque avait alors le commandement de toute l'Asie depuis l'Hellespont par les frontières de Lydie et de Pisidie jusqu'à la Pamphylie. Il s'appliquait aux affaires avec beaucoup de bonne volonté, et était des premiers à exposer sa personne aux dangers ; mais il s'était mis en opposition directe avec le préfet du prétoire, au point que l'Empereur ne pouvait ignorer leur rivalité. Ce préfet était un certain Salutius, qui avait fait sa fortune sous le règne de Julien. Cléarque lui reprochait son inertie, qui venait de sa vieillesse, et l'appelait Nicias (85).

Toute son occupation en effet, au milieu de pareilles circonstances, était de planter des arbres et de fortifier son âme par la lecture et l'étude de l'histoire. Cependant les événements tournèrent bien. Cléarque obtint la faveur de Valens qui, loin de le destituer de son commandement, lui en confia un plus important, et le créa proconsul de la province que l'on nomme aujourd'hui proprement l'Asie. Elle s'étend à partir de Pergame, le long des côtes, et embrasse toute la portion continentale jus-qu'à la Carie; le Tmolus (86) lui sert de limite du côté de la Lydie. C'est la plus brillante des provinces : elle n'est pas ordinairement soumise au préfet du prétoire. A présent, les troubles récents ont tout bouleversé et mis la confusion partout. Mais, alors, Cléarque reçut. la province d'Asie dans un état florissant.

Il trouva là Maxime, que l'on appliquait à la question et qui n'en pouvait plus. Nous voici arrivés à cette action divine, et dont on ne saurait véritablement rapporter le bienfait inespéré qu'à un dieu : tous les soldats qui faisaient l'office de bourreaux infatigables se virent contraints de fuir devant une force supérieure ; Cléarque délivra Maxime de ses liens, fit soigner ses blessures, le reçut à sa table, et conquit auprès de l'Empereur une telle liberté d'allure, que ce prince changea d'avis et accorda à Cléarque tout ce que celui-ci sut lui persuader. Salutius fut révoqué de sa charge, et Auxonius préposé aux affaires du prétoire. Quant aux soldats qui s'étaient faits tortionnaires et tous ceux qui dans ces temps malheureux, s'étaient rendus coupables de rapines et d'outrages, Cléarque traita les uns de la même façon, et fit rendre gorge aux autres. Aussi, n'y avait-il qu'un mot dans toutes les bouches : Cléarque est un second Julien pour Maxime.

Ce philosophe fit ensuite quelques conférences publiques ; mais il n'était pas né pour

les succès du théâtre et il en tira peu de gloire. Il rentra bientôt dans sa sphère et se borna aux leçons de l'école. Il recouvra la majeure partie des biens qui lui avaient été enlevés ; ce qui fait qu'il devint extrêmement riche, et se retrouva comme il était récemment encore, sous le règne de Julien. Il se rendit alors en grand appareil à Constantinople ; et là, il fut de nouveau l'objet du respect de tous, grâce au relèvement de sa fortune.

Quant à la magie, dont il était soupçonné, il s'efforça d'en démontrer l'innocence ; et cela même accrut son prestige. Toutefois, ce regain de gloire, qui lui arrivait, lui valut une recrudescence de l'envie la plus basse.

Les courtisans, ayant formé une conjuration et prétextant un oracle vulgaire (il n'est pas donné au premier venu de comprendre à quoi je fais ici allusion), produisirent un autre oracle, beaucoup moins clair, qu'ils attribuèrent à Maxime en l'accusant, sans avouer leurs intentions, d'en être l'auteur, et en exigeant des éclaircissements.

C'était, alors, une opinion reçue que Maxime connaissait seul les secrets des Dieux, tandis qu'ils demeuraient cachés aux autres mortels. Maxime, apportant toute son attention à la chose et pesant toutes les paroles, reconnut bien vite ce que recouvraient les discours de ses ennemis et en était la vérité. Il dévoila donc ce qui était plus exact que toutes les prophéties, à savoir, qu'ils voulaient perdre le prophète, c'est-à-dire lui-même. Et non seulement il révéla les noms de tous ceux qui étaient complices de la conjuration, mais, de plus, il fit connaître les innocents qui étaient voués à une mort injuste.

Arrachant enfin tous les voiles, il fit cette déclaration :

« Après le supplice commun, appliqué sous des formes diverses à tant d'infortunés, après le massacre dont nous serons nous-mêmes victimes, l'Empereur périra d'une mort extraordinaire, et il ne sera honoré ni de la sépulture, ni d'un tombeau digne de lui. »

Il en fut ainsi, en effet, et je l'ai raconté dans mon Histoire générale (87).

Les conjurés furent aussitôt saisis, conduits au supplice et égorgés, comme des poulets dans une fête, pour un banquet populaire. Mais Maxime fut arrêté également et mené à Antioche, où se trouvait l'Empereur.

Toutefois, ses ennemis, rougissant de se souiller du meurtre d'un homme qui avait si bien prédit ce qui arrivait, qui d'avance avait flétri les coupables et avait tout annoncé avec la dernière exactitude, ses ennemis, dis-je, agirent comme s'ils avaient voulu frapper un dieu incarné dans Maxime. Ils firent venir, en même temps que lui, en Asie, un certain Festus, esprit sanguinaire et digne d'un boucher, jugeant sans doute qu'un tel personnage convenait à la province. Celui-ci, dès qu'il fut arrivé, exécuta la besogne qu'on lui commandait et y ajouta même du sien, lâchant la bride à ses instincts de bête fauve et à la rage de son âme.

Après avoir égorgé un nombre considérable de coupables et d'innocents, il couronna tant de meurtres par celui du grand Maxime.

Ainsi se vérifia la prophétie, et il en fut de même du reste. Car l'Empereur, dans une grande bataille contre les Scythes, disparut d'une façon si étrange qu'on ne retrouva pas seulement un de ses os, pour l'ensevelir.

Mais le sort fit encore quelque chose de plus singulier .

Ce Festus (je parle avec certitude, ayant été témoin de l'événement), dépossédé de sa charge, alla trouver le nouvel empereur Théodose ; après quoi, il retourna en Asie, où il avait fait un mariage conforme à sa haute position. Là, pour faire parade de l'absolution

qu'avaient obtenue ses crimes, il étala un luxe prodigieux, et donna un grand festin aux fonctionnaires et à la noblesse. C'était le troisième jour des calendes de janvier, selon la manière des Romains de compter les mois. 'Tous avaient accepté l'invitation de Festus et se prosternaient devant lui. Il s'était rendu au temple de Némésis (88) bien qu'il n'eût guère l'habitude d'honorer les Dieux, puisque c'était pour les punir de leur piété qu'il avait mis à mort toutes ses victimes. Il était allé, néanmoins, au temple ; et, de retour, il raconta en pleurant à ses convives la vision qu'il y avait eue.

Voici ce que c'était : il lui avait semblé voir Maxime lui jeter un noeud coulant et l'entraîner dans les Enfers, pour y plaider sa cause devant Pluton. Tous les assistants, bien que frappés de terreur, en repassant dans leur esprit l'existence de cet homme, essuyèrent à l'envi ses larmes et lui conseillèrent d'adresser ses vœux aux deux Déeses (89). Festus se laissa persuader et alla prier.

Mais, comme il sortait, ses deux pieds ayant trébuché, il tomba sur le dos et demeura sans voix. Porté dans sa maison, il y expira aussitôt.

Cette mort parut être la meilleure action de la Providence.

CHAPITRE VII

PRISCUS

J'ai eu précédemment l'occasion de parler avec détail de Priscus et de son origine ; voici, de plus, quelques particularités sur son caractère. Il était prudent et dissimulé à l'excès, d'une mémoire dont rien n'approche : il avait l'esprit meublé de toutes les opinions des anciens, et les citait sans cesse. Il était très beau et une haute taille ; la peine qu'il avait à s'engager dans une dispute l'eût fait prendre pour un ignorant : c'est qu'il gardait la science comme un trésor. Aussi, traitait-il de prodiges ceux qui manifestent à tous propos leurs sentiments.

Selon ce qu'il disait, la discussion a moins pour effet d'affaiblir le vaincu, que d'émouvoir et de pousser à bout, en blessant son amour-propre, celui qui lutte contre la toute puissance de la vérité : c'est vouloir faire de lui un ennemi de la raison en même temps que de la philosophie. Voilà pour quel motif il se contenait le plus souvent.

Ses manières étaient graves et solennelles; et, non seulement il les conserva dans ses relations avec ses amis et ses familiers, mais cet air de dignité l'accompagna toujours, depuis sa jeunesse jusque dans sa vieillesse.

Chrysanthe disait à celui qui écrit cet ouvrage que le caractère d'Edésius était sociable et populaire, et qu'après les luttes littéraires ce philosophe allait se promener dans Pergame (90), escorté de ses principaux interlocuteurs. Le maître s'efforçait d'inspirer ainsi le sentiment de la concorde et l'amour de l'humanité à ceux de ses disciples qu'il voyait enclins à l'invective et disposés à soutenir leurs opinions avec un orgueil intraitable. Quant à ceux qui essayaient de s'élever sur des ailes plus grandes et plus fragiles que celles d'Icare (91), il ne les précipitait pas dans la mer, mais il les ramenait sur terre et parmi les hommes.

Le même philosophe qui donnait un tel enseignement s'arrêtait volontiers, quand il rencontrait une marchande de légumes, lui faisait suspendre sa marche et se mettait à causer avec elle; parlant du prix de sa marchandise, du gain qu'elle rapportait à sa boutique, et discourant aussi sur les procédés de culture de légumes. Il en faisait autant chez le tisserand, chez le forgeron, chez le charpentier.

Telle était la manière d'être qu'apprenaient de lui ses disciples les plus attentifs, et, en première ligne, Chrysanthe et tous ceux qui, dans l'école, se rapprochaient de Chrysanthe.

Seul, Priscus n'épargnait point le maître lors même qu'il était présent : il lui reprochait de trahir la dignité de la philosophie et de débiter de beaux discours, excellents pour l'éducation de l'âme, mais dont il ne tenait aucun compte dans la pratique de la vie.

Tel qu'il était toutefois, Priscus, même après le règne de Julien demeura à l'abri de toute persécution; faisant tête aux nombreuses innovations des petits jeunes gens qui se lançaient dans la philosophie avec toute l'extravagance de véritables Corybantes (92), gardant en dépit de tout la gravité de son caractère, et riant de la faiblesse humaine. Il acheva ainsi dans les temples de la Grèce sa longue vieillesse, et mourut à plus de quatre-vingt-dix ans, à une époque où tant de jeunes gens étaient conduits au suicide par le chagrin, où tant d'autres étaient tués par les Barbares.

Parmi ces victimes, on peut citer Protérius, de l'île de Céphalénie, qui, de l'aveu de tous, était un honnête homme. L'auteur de ce récit a également connu Hilaire, Bithynien de naissance, mais qui avait vieilli à Athènes et qui, outre une instruction distinguée en diverses branches d'études, avait poussé si loin la philosophie de la peinture qu'il semblait, grâce à lui, qu'Euphranor (93) fût encore vivant. La beauté de ses tableaux m'avait inspiré pour lui une admiration et une affection extraordinaires. Eh bien Hilaire aussi fut de ceux qui ne purent échapper au malheur commun : saisi en dehors d'Athènes (il habitait près de Corinthe), il fut massacré par les Barbares (94), en même temps que ses esclaves.

Mais cela, s'il plaît à Dieu, sera consigné dans mon ouvrage historique, où je parlerai avec plus de détail, non de chaque personnage en particulier, mais des événements publics. Ici, j'ai suffisamment développé ce qui regarde chacun.

CHAPITRE VIII

JULIEN

Le sophiste Julien de Cappadoce fleurit au temps d'Edésius, et fut en quelque sorte le Roi d'Athènes. Car la jeunesse entière affluait de tous côtés vers lui, pleine d'admiration pour son talent oratoire et pour son grand caractère.

La même époque vit quelques autres hommes, enflammés de l'amour du bien, rivaliser de gloire avec lui. Tels furent Apsinès de Lacédémone, qui eut une certaine réputation d'orateur, Epagathus, et toute une série dont on pourrait citer les noms.

Mais Julien les surpassait tous par la grandeur de sa nature, et ceux qui lui étaient inférieurs l'étaient de beaucoup. Ses nombreux disciples, qui lui vinrent de partout, pour ainsi dire, et qui se dispersèrent de toutes parts, excitèrent l'admiration dans tous les lieux où ils s'établirent. L'élite de ces hommes s'appelait le divin Prohérésius., Héphestion, Epiphanius de Syrie, Diophante l'Arabe. Il est bon de ne pas oublier Tuscianus (95), qui fut admis dans la familiarité de Julien, et dont j'ai fait mention dans l'histoire de l'empereur du même nom.

L'auteur a vu à Athènes la maison du philosophe, petite sans doute et de peu de prix; mais toute pleine du souffle de Mercure (96) et des Muses, au point de ne différer en rien d'un véritable sanctuaire. Julien la laissa en héritage à Prohérésius.

On y voyait les portraits de ceux de ses disciples qu'il avait le plus appréciés; on y trouvait également un hémicycle en pierre lisse, imité des hémicycles publics, mais plus petit et proportionné à la maison. Telle était alors, en effet, à Athènes, la division qui

existait parmi les citoyens et les jeunes gens, - division que la ville semblait entretenir dans ses murs à l'instar des anciennes guerres civiles, que nul sophiste n'eût osé aller dans l'assemblée et y exposer publiquement ses doctrines; ils se contentaient de parler, en baissant la voix, dans les amphithéâtres particuliers et enseignaient ainsi la jeunesse, non au péril de leur vie, mais en combattant seulement pour des applaudissements et pour le succès de leur éloquence.

Bien des choses ont été couvertes par le silence; aussi, est-il nécessaire de réunir et de coordonner, dans cet écrit, les témoignages de toute la science et de toute la sagesse de notre philosophe. Dans le cours des dissensions civiles auxquelles nous venons de faire allusion, les plus hardis des disciples d'Apsinès portèrent une main violente sur ceux de Julien; et les gens qui s'étaient ainsi comportés avec une brutalité toute lacédémonienne ne craignirent pas d'appeler en justice, comme s'ils avaient été lésés en quelque chose, les victimes mêmes de leurs sévices qu'ils avaient mises en danger de mort.

L'affaire fut déférée au proconsul, qui fit montre d'une sévérité excessive, et ne chercha qu'à inspirer la terreur. Il ordonna de saisir et d'enchaîner le maître et tous ceux qui se trouvaient compris dans l'accusation, comme coupables de meurtre. Ce proconsul, pourtant, ne paraissait pas trop ignorant pour un Romain, et ne semblait point avoir été élevé d'une manière trop sauvage et trop étrangère aux arts libéraux.

Julien comparut donc devant lui, cité de la façon que nous venons de voir; Apsinès comparut également, mais sans avoir été appelé et pour prêter son appui à l'accusation. Les débats commencèrent et l'on donna carrière aux poursuivants. Le chef de la bande indisciplinée de Sparte se trouvait être un Athénien du nom de Thémistocle, qui était la cause de tout le mal. Turbulent et présomptueux, il déshonorait le titre qu'il portait.

Dès le début, le proconsul regardant de travers Apsinès, lui dit : « Qui t'a fait venir ? » celui-ci répondit « L'inquiétude que j'éprouvais pour mes enfants. » Le Magistrat dissimula sa pensée sous le silence; alors, on introduisit les battus chargés de chaînes, le maître avec eux, la chevelure longue et le corps en un triste état, au point d'inspirer la pitié à leur juge lui-même. La parole ayant été donnée aux accusateurs, Apsinès se mit à plaider.

Mais le proconsul l'interrompant : « Les Romains, dit-il, ne l'entendent pas ainsi ! celui qui est demandeur pour la première accusation doit être défendeur pour la seconde. » La rapidité inattendue de cette procédure avait empêché toute préparation. Thémistocle, qui avait porté l'accusation, se trouvant forcé de parler, changea de couleur, se mordit les lèvres, ne sachant quel parti prendre, et se tourna vers ses compagnons pour leur demander à l'oreille ce qu'il fallait faire. Ils n'étaient venus que pour crier et vociférer, pendant le plaidoyer du maître. Il y avait donc, d'une part, un grand silence, et, de l'autre, un grand tumulte le silence régnait dans tout le tribunal, le tumulte parmi les poursuivants.

Julien, alors, éleva la voix sur un ton lamentable : « Qu'il me soit, au moins, permis de parler ? » Mais le proconsul s'écria : « La parole ne sera donnée à aucun des maîtres qui sont venus, après s'être préparés, et aucun des disciples n'aura la permission d'applaudir celui qui parlera. Vous allez voir à l'instant ce qu'est la justice chez les Romains. Que Thémistocle soutienne donc son accusation, et que la défense soit présente par celui que tu désigneras, comme le plus digne de remplir cette mission. »

Là-dessus, l'accusation resta muette et Thémistocle devint la honte de son nom.

Alors, on donna l'ordre d'élever la voix au plus capable de porter la parole, contre le premier chef d'accusation, et le sophiste Julien s'exprima en ces termes.

« Ô proconsul, grâce à ton sens exquis de la justice; Pythagore (97) Apsinès a appris tardivement, mais bien à propos, à se taire; lui qui, tu le vois toi-même, a enseigné depuis si longtemps à ses disciples l'art d'imiter Pythagore et de garder le silence. Mais, si tu veux que nous nous défendions, ordonne d'abord que l'on détache les chaînes d'un de mes compagnons, de Prohérésius, et tu verras s'il a été élevé dans l'atticisme ou dans le pythagorisme. »

Le proconsul accorda avec bienveillance ce qu'on lui demandait, ainsi que je l'ai appris de Tuscianus qui assistait au jugement; et un des accusés, Prohérésius, délivré de ses liens, s'avança.

Le maître lui cria d'une voix pleine et vibrante, comme celle dont se servent ceux qui appellent et excitent au combat les athlètes : « Allons, Prohérésius, courage; c'est maintenant le moment de parler. »

Il commença alors son exorde, dont Tuscianus n'avait pas retenu les termes, il se souvenait seulement du sens. Il appuya d'abord sur la pitié que devait inspirer ce que lui et les siens avaient souffert, et mêla à ce début quelque éloge de son maître. Dans la suite du discours, il glissa une phrase de reproche à l'adresse du proconsul; et dans laquelle il démontrait la précipitation dont il avait fait preuve, en soumettant à un pareil traitement des gens qui n'étaient convaincus d'aucun crime. Le magistrat baissa la tête; son esprit était saisi en même temps de la profondeur des paroles, de la facilité et de l'éclat de la diction. Tous auraient voulu applaudir; mais ils étaient frappés de stupeur, comme en présence d'un prodige. envoyé par Jupiter, et il régnait un silence tout rempli de mystère. Prohérésius, ensuite, entama la seconde partie de son exorde et commença en ces termes, que Tuscianus avait conservés dans sa mémoire :

« S'il est permis de commettre toutes les injustices, de porter des accusations, et d'obtenir créance préalablement à toute justification, soit; que cette ville devienne la proie de Thémistocle! »

À ces mots, le proconsul s'élança de son siège; et, secouant son vêtement de pourpre, ce que les Romains appellent une toge, ce juge grave et inexorable applaudit comme un jeune homme l'éloquence de Prohérésius. Apsinès applaudit aussi, bien malgré lui : mais qui peut résister à la force de la nécessité? Le maître Julien, se contentait de pleurer.

Le proconsul ordonna aux accusés de sortir; puis, il prit à part d'abord le maître de l'accusateur tout seul, ensuite Thémistocle et les Lacédémoniens, et leur rappela les flagellations en usage à Sparte, en y joignant le souvenir de celles qui étaient pratiquées par les Athéniens.

Quant à Julien, il mourut plein de gloire au milieu de ses disciples, à Athènes, et laissa à ses compagnons le sujet d'une grande lutte; pour son éloge funèbre.

(1) On sait que cet auteur fut à la fois général, philosophe et historien.

(2) Diogène de Laërte qui vivait au deuxième siècle de notre ère, parle souvent de son livre comme d'un ouvrage considérable. Il avait pour titre : Succession des philosophes. Malheureusement, il n'existe plus

(3) Auteur de la Vie d'Apollonius, des Tableaux et des Lettres galantes. Nous ayons encore ses Vies des Sophistes, dont Eunape fait mention ici.

(4) On connaît bien sous ce nom Ammonius Saccas, le fondateur de l'éclectisme, qui eût pour disciples Plotin, Longin et Origène mais il vivait à Alexandrie vers la fin du deuxième siècle de Jésus-Christ.

(5) Philosophe stoïcien, du temps de l'empereur Adrien. Pline-le-Jeune le connut et se lia

intimement avec lui. Il fait de ses Vertus et de ses talents un éloge pompeux dans sa lettre à Atrius Clémens.

(6) Dion Chrysostome était un rhéteur grec, natif de Prase en Bithynie. Il florissait à Rome à l'époque de Néron et de ses successeurs. Il conseilla à Vespasien de rétablir la République.

(7) Parmi les modernes Chassang a donné une excellente traduction de la vie d'Appolonius de Tyane par Philostrate.

(8) Il ne faut pas confondre ce personnage avec le philosophe du même nom, fondateur de la troisième Académie, qui naquit à Cyrène en 215 avant l'ère vulgaire, et vécut 90 ans à Athènes

(9) Ménippe, immortalisé par Lucien, avait composé treize livres de satires en prose mêlée de vers, qui ne sont pas arrivés jusqu'à nous : on a donné par analogie le nom de satire Ménippée au pamphlet fameux, qui parut en France vers la fin du seizième siècle.

(10) Lucien vécut de l'an 120 à l'an 200 environ de notre ère, a mérité d'être appelé par les modernes le *Voltaire des anciens*.

(11) Sophiste grec, né dans l'île de Chypre, florissait à Athènes vers la première moitié du deuxième siècle de Jésus-Christ. Lucien le connut et écrivit sa vie. Démonax avait été le disciple d'Epictète et de Démétrius-le-Cynique. Il avait plus de 100 ans, lorsqu'il se laissa mourir de faim.

(12) L'Homère de la philosophie. Il mourut en 348 avant Jésus-Christ, à l'âge de 83 ans.

(13) Ce prince qui mourut en 311 de notre ère, protégea les sciences et les lettres pendant toute la durée de son règne.

(14) Aujourd'hui Syout, sur la rive gauche du Nil. Elle était le chef-lieu du nome Lycopolite. On y honorait particulièrement le chacal ou le loup, de là le nom de Lycopolis, *ville des Loups*.

(15) L'antiquité nous les a heureusement conservés. Toutes ses oeuvres, rassemblées et publiées par Porphyre sous le titre général d'*Ennéades*, ont été traduites par M. Bouillet en 3 volumes in-8° Paris. 1835.

(16) La Vie de Plotin dont parle Eunape, a été publiée par M. Zevort à la suite de sa traduction de Diogène de Laërte. 3 volumes. Charpentier, 1847.

(17) Favori de la reine de Palmyre, Zénobie et auteur contesté du *Traité du Sublime* qu'a traduit Boileau.. Quelques témoignages attribuent la paternité de cette oeuvre à Denys d'Halicarnasse.

(18) Melek, en arabe, signifie roi.

(19) Porphuros = pourpre.

(20) Ils ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

(21) Aujourd'hui Boeo. L'antique ville de Lilybée est devenue Marsala, célèbre par son vin.

(22) C'est le nom grec de Mercure. Hermès était le dieu de l'éloquence, et on le représentait sous les traits d'un homme de la bouche duquel sortaient de petites chaînes, qui aboutissaient aux oreilles de ses auditeurs.

(23) Il ne faut pas confondre cet Origène avec le célèbre docteur de l'Église qui porte le même nom.

(24) Il existe une lettre de l'empereur Julien à un certain Amérius qu'il traite de savant. C'est peut-être lui.

(25) Ce petit ouvrage a été retrouvé et publié en 1816 à Milan

(26) Une grande partie de ses oeuvres a été perdue. En dehors de la *vie de Plotin*, il nous reste encore la *vie de Pythagore*, *l'Antre des Nymphes*, *l'Introduction aux Catégories d'Aristote*, les *Principes des Intelligibles*, une *Lettre à Anébon* et le *Traité de l'Abstinence des Viandes*.

(27) Il s'agit ici du jurisconsulte Julius Paulus, qui succéda à Ulpien, comme préfet du prétoire.

- (28) Ce n'est qu'en 282 que périt Probus, égorgé par ses soldats. Porphyre passe cependant pour avoir vécu jusqu'en l'an 304.
- (29) Historien grec, né en Attique, et qui mourut vers l'année 280. Il défendit son pays contre l'invasion des Hérules, qui s'étaient emparés d'Athènes, et les chassa après leur avoir tué trois mille hommes.
- (30) Moins célèbre que le Chalcis d'Eubée, la Chalcis de Syrie était située au sud-ouest d'Antioche, et le territoire qui entourait portait le nom de Chalcidique.
- (31) C'est-à-dire Syrie-Creuse.
- (32) Un des disciples les plus assidus de Platon né à Chalcedoine vers l'an 406 avant l'ère vulgaire. Il succéda à Speusippe dans la direction de l'Académie et essaya de concilier le platonisme avec le pythagorisme. Ses ouvrages sont perdus.
- (33) Ville importante de la Palestine, et habitée autrefois par la tribu de Manassé.
- (34) Ville fameuse dans l'antiquité. Elle était située sur le bord de la mer, à quelques lieues de Naples. Les riches Romains en faisaient leur séjour favori pendant l'arrière-saison.
- (35) Le nom grec de l'Amour.
- (36) Nom du frère d'Eros. On l'invoquait comme Dieu de l'Amour réciproque.
- (37) On possède deux lettres de l'empereur Julien à ce personnage, ainsi que plusieurs adressées à Jamblique.
- (38) Nous n'avons point cette Vie d'Alypius. Nous ne possédons de Jamblique que son *Exhortation à la philosophie*, une *Vie de Pythagore*, un *Livre sur les Mystères des Egyptiens*, et des fragments de son *Traité sur l'âme*.
- (39) Ville de l'Asie Mineure, célèbre par l'invention du parchemin (pergamena charta) et par sa bibliothèque de 200,000 volumes.
- (40) Il est question ici de Constantin Ier, celui qu'on a surnommé le Grand. Il naquit dans la Dardanie en 274 et fut proclamé César en 308. Vainqueur de Maxence il embrassa le christianisme en 312 et en fit la religion de l'Empire par un édit publié l'année suivante. Il mourut vers 337. On lui reproche le meurtre de son beau-père, celui de son fils Crispus et de sa femme Fausta.
- (41) Celui qui révèle les choses sacrées. Titre donné aux grands pontifes de Cérès et particulièrement à ceux qui initiaient les aspirants aux mystères d'Éléusis.
- (42) Peuplade fabuleuse qui habitait, dit-on, en Asie Mineure, non loin d'Éphèse. Hercule, ayant vaincu les Cercopes, les conduisit enchaînés aux pieds d'Omphale.
- (43) C'était aux grandes Dionysiaques ou fêtes de Dionysios (Bacchus) qu'usaient lieu, à Athènes, les représentations dramatiques. Transportées à Rome, les Bacchanales devinrent l'occasion d'une licence telle, qu'en 184 avant l'ère vulgaire, le Sénat en interdit la célébration. Elles furent rétablies sous l'Empire et présentèrent le spectacle d'une corruption plus effrénée que jamais.
- (44) Dans la comédie des Nuées. Voir, au sujet de la grave responsabilité qui pèse sur Aristophane dans la mise en accusation le procès et la mort de Socrate, les excellentes Etudes sur Aristophane, de M. Deschanel.
- (45) Anytus, Mélitus et Lycon.
- (46) La décadence d'Athènes datait d'un peu plus haut. La prise de cette ville par les Spartiates et la fin de son hégémonie remontent à l'an 404.
- (47) C'est-à-dire l'astrologie.
- (48) Voir la note 10 de la vie de Jamblique.
- (49) Le fruit du lotus faisait, dit-on, oublier la patrie à ceux qui en mangeaient et les attachait sans retour au pays où croissait la plante merveilleuse.
- (50) Le Sassanide Schapour ou Sapor II.
- (51) En Mésopotamie. C'est la ville qu'on appelait autrefois Antiocha Nisibis; elle se nomme encore aujourd'hui Nézib.

- (52) On donnait ce nom au paganisme philosophique restauré par Julien.
- (53) Prêtres des anciens Perses, qui jouissaient encore d'une grande autorité. Ils s'adonnaient à l'astrologie et aux sciences occultes.
- (54). Cette scène, qui rappelle ce qu'on apporte d'Apollonius nommant à Corinthe les orateurs d'Athènes et avertissant les Éphésiens du meurtre de Domitien à Rome, ne peut guère s'expliquer que par le magnétisme, qui joue un grand rôle dans les miracles de ces temps d'ignorance et de superstition.
- (55) On voit que l'idée des habitants de la lune ne date pas d'hier. Le philosophe Anaxagore, qui vivait du temps de Périclès et qui fut condamné à mort, pour avoir soutenu que le soleil était plus grand que le Péloponnèse, disait déjà que la lune était habitée et quelle renfermait des montagnes et des vallées.
- (56) Ou seulement .de lucidité pour les partisans du magnétisme.
- (57) Une des sept branches du Nil. On l'appelait aussi Canopique à cause de la ville de Canope, célèbre par ses temples.
- (58) Ou, plus ordinairement Sérapis. C'est un dieu de formation relativement récente et qui ne fut à la mode qu'à partir de la domination des Lagides. Ses sectateurs le considéraient comme la divinité suprême, ressuscitant les morts, donnant la vie et la santé.
- (59) Ouvrage perdu
- (60) monaxoæw
- (61) On peut voir dans l'Octavius de Minucius Félix tout ce qu'on reprochait alors, aux Chrétiens.
- (62) Eunape avait composé des annales politiques en 14 livres, qui comprenaient l'Histoire des Césars depuis Claude II jusqu'à Arcadius. Il y eut même deux éditions différentes de cet ouvrage. Photius en rend témoignage dans sa Bibliothèque. Nous n'en possédons que des fragments, conservés par Suidas.
- (63) Ce fait ne se retrouve pas dans la biographie de Jamblique.
- (64) Eunape ne dit rien ici de la fin d'Édésius. Il parle encore de lui dans la vie de Maxime et dans celle de Priscus.
- (65) Il ne faut pas le confondre avec le poète de ce nom, qui était également d'Alexandrie et qui vivait à la même époque.
- (66) Eunape a écrit sa vie plus loin.
- (67) L'empereur Constance.
- (68) Ville de l'Asie Mineure, renommée par son fameux temple de Diane, mis en nombre des sept merveilles du monde. Patrie d'Apelle et de Parrhasius.
- (69) Interprétation grammaticale ou historique.
- (70) En rhétorique, sorte d'exclamation sentencieuse qui résume un discours ou un récit.
- (71) La triple Hécate, qui s'appelait Séléné ou la Lune dans le ciel, Artémis ou Diane sur la terre, et Perséphone ou Proserpine dans les Enfers. Sous le nom d'Hécate, elle représentait plus spécialement la déesse infernale, à qui étaient consacrés le nombre trois, le chien noir et la chauve-souris.
- (72) Cérès et Proserpine.
- (73) Descendants d'Eumolpe roi d'Éleusis, qui avait institué les mystères de ce nom. Pendant douze siècles les Eumolpides furent en possession de la présidence des mystères, sous le titre d'Hiérophantes.
- (74) Mithra, personnification d'Ormuzd, chez les Perses, était considéré par les anciens comme le dieu du Soleil et du Feu. Son culte, d'abord proscrit à Rome, jouit plus tard d'une grande faveur, à partir du règne de Commode. Les cérémonies, toutes mystérieuses, inspiraient l'effroi au vulgaire, qui croyait qu'on immolait des victimes humaines à cette divinité. Les initiés subissaient des épreuves terribles et étaient marqués ensuite d'un sceau indélébile.
- (75) Alaric Ier, roi des Visigoths.
- (76) En 390 de l'ère vulgaire. 876 ans après le passage des Thermopyles par les Perses.

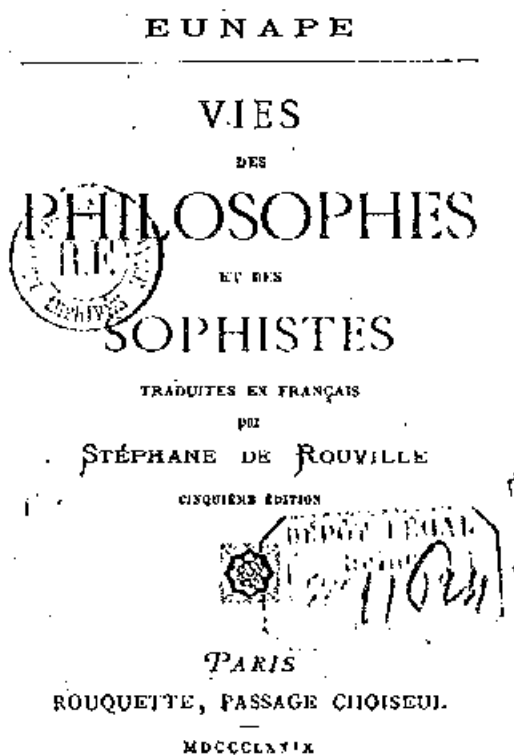
- (77) Les moines chrétiens.
- (78) Julien écrivait souvent à Maxime et dans les termes les plus flatteurs. On peut en juger par les lettres qui nous sont restées de cet Empereur.
- (79) Vers d'Homère.
- (80) Flavius Claudius Jovianus, natif de Pannonie, proclamé empereur à la mort de Julien en 363, mourut dans le temps même où il se rendait Constantinople, pour s'y faire couronner
- (81) Le Pannonien Flavius Valentinianus, qui s'était distingué dans les armées sous Julien et Jovien, fut à la mort de ce dernier, en 364, proclamé auguste par les troupes en garnison à Nicée. Il s'associa son frère Flavius Valens, à qui il donna l'Orient, se réservant pour lui-même l'Occident.
- (82) On donnait ce nom-là, chez les Grecs, aux jeunes gens arrivés à l'âge de puberté.
- (83) Tribu habitant la côte d'Espagne, près du cap Finistère, Artabrum promontorium.
- (84) Partie occidentale de l'Épire, où étaient situés l'Achéron et le Coccyte, et l'oracle de Dodone.
- (85) Général athénien, au temps de la guerre du Péloponnèse renommé par sa lenteur et son peu d'énergie.
- (86) Le mont Tmolus était célèbre par ses vins on le nomme maintenant Tomolitz.
- (87) Voir la note 23 de la vie d'Edésius.
- (88) Déesse de la vengeance et du châtement.
- (89) Cérès et Proserpine.
- (90) Voir la note 10 de la vie de Jamblique.
- (91) On connaît la légende d'Icare, qui s'enfuit de la Crète au moyen d'ailes attachées avec de la cire et se noya dans la mer Égée, pour s'être trop approché du soleil.
- (92) Prêtres de Cybèle qui honoraient leur idole par des danses et des contorsions frénétiques, qu'ils exécutaient au bruit des tambours et en frappant des boucliers avec des lances. Ils joignaient ces démonstrations ridicules d'effroyables hurlements. La plupart étaient des eunuques de Phrygie. Les derviches tourneurs et les derviches hurleurs de l'Islamisme reproduisent, aujourd'hui encore, quelque chose de ces insanités.
- (93) Peintre et sculpteur grec, né Corinthe; il florissait vers 380 avant l'ère chrétienne. Ses chefs-d'œuvre étaient un tableau de la bataille de Mantinée, des statues de Minerve, de Pâris, etc.
- (94) Eunape parle ici de l'invasion de Goths en Grèce, qui eut lieu vers l'année 395.
- (95) Il était originaire de Lydie.
- (96) Mercure est ici considéré comme le dieu de l'éloquence.
- (97) Allusion au silence que la doctrine de Pythagore imposait à ceux qui la suivaient.

RETOUR À L'ENTRÉE DU SITE

ALLER À LA TABLE DES MATIÈRES DE EUNAPE

EUNAPE

VIES DES PHILOSOPHES ET DES SOPHISTES



1ère partie

PROHÉRÉSIOUS

J'ai suffisamment parlé de Prohérésius dans ce qui précède, et j'ai donné sur lui de nombreux détails, dans mes Mémoires historiques. Néanmoins, le moment est venu de traiter ce sujet avec une exactitude plus scrupuleuse encore, pour moi qui ai connu l'homme à fond et qui ai été admis à jouir de sa conversation et de sa familiarité. Quelque grandes, quelque célestes que soient ces faveurs inénarrables, lorsqu'elles viennent d'un maître tel que lui, elles sont certainement bien au-dessous de l'amitié qu'il témoigna à l'auteur de ce livre.

Celui qui écrit ces lignes était passé d'Asie en Europe et était arrivé à Athènes, ayant environ seize ans, Prohérésius avait atteint, comme il le disait lui-même, sa quatre-vingt septième année. À cet âge, il avait encore une chevelure très abondante et frisée, toute argentée d'une grande quantité de cheveux blancs; qui la faisaient ressembler à l'écume de la mer. Il avait une telle vigueur d'éloquence, son corps fatigué était si merveilleusement soutenu par la jeunesse de son âme, que j'en vins à le croire exempt de la vieillesse et de la mort, et que je m'attachai à lui comme à un dieu qui, spontanément et sans effort, serait descendu sur la terre. J'avais abordé au Pirée, vers la première veille de la nuit, avec une fièvre violente qui m'était survenue pendant la traversée. Plusieurs personnes qui m'étaient attachées par les liens de la parenté avaient fait aussi le voyage avec moi. À l'heure où nous arrivâmes; avant de remplir les formalités habituelles le patron du navire qui appartenait à des gens d'Athènes, se tendit aussitôt dans cette Ville. À l'endroit où l'on débarquait, stationnaient toujours en grand nombre les partisans déclarés de chaque école. Les autres passagers s'étaient mis en marche. Pour moi qui étais incapable de mettre pied à terre, on me soutint à tour de rôle, et je fus ainsi porté à la ville.

Il était minuit, moment où le soleil rend les ténèbres plus profondes, en se trouvant le plus au Midi. L'astre était entré dans le signe de la Balance, et les veillées devenaient plus longues. Le patron du vaisseau avait été anciennement l'hôte de Prohérésius : il heurta donc à la porte de sa maison, et y introduisit une telle foule d'étudiants qu'à chaque fois que des rixes s'élevaient, à propos de tel ou tel jeune homme, tous les nouveaux venus paraissaient devoir remplir l'école du philosophe. Parmi ceux-là, les uns l'emportaient par la force du corps, les autres, étaient supérieurs par leur richesse, le reste se trouvait dans des conditions moyennes. Quant à moi, tristement disposé, j'avais pour tout bien les livres des anciens dans la mémoire et sur les lèvres. Ce fut bientôt une allégresse complète par toute la maison, des allées et venues d'hommes et aussi de femmes : les uns riaient, les autres échangeaient des plaisanteries. En raison de l'heure, Prohérésius avait fait venir deux de ses propres parents, pour recevoir les arrivants. Lui-même était originaire d'Arménie, de la partie extrême qui touche à ta frontière persane. Quant à ses parents, ils s'appelaient Anatole et Maxime. Ils reçurent les hôtes, les présentèrent aux voisins et les menèrent au bain, avec un certain appareil. Aussi, la jeunesse du quartier ne leur ménageait ni les rires ni les quolibets. Après le bain, tout le monde se retira; mais moi, sous l'influence croissante de mon mal, je me consumais, n'ayant vu ni, Prohérésius ni Athènes, et croyant avoir rêvé de tout ce qui faisait l'objet de mes désirs. Mes compatriotes et les Lydiens étaient fort inquiets; et, cédant à la coutume générale de montrer une complaisance exagérée pour les jeunes gens de mon âge, ils imaginèrent une foule de choses énormes qu'ils grossirent en récits prodigieux, si bien qu'un deuil extraordinaire se répandit dans la ville, comme s'il se fût agi d'une grande calamité.

Un certain Eschine, qui n'était pas Athénien, mais dont le patrie était Chio, et qui avait sur la conscience la mort de beaucoup de gens, non seulement de ceux qu'il avait promis de guérir, mais même de ceux qu'il n'avait fait que voir, pénétra dans le cercle des amis qui m'entouraient en pleurant, et se mit à crier, comme je le sus plus tard : « Laissez-moi, du moins, donner une potion à un mort. » On permit donc à Eschine de tuer celui que l'on considérait comme perdu. Il m'ouvrit la bouche avec quelques instruments, et y versa un breuvage dont il déclara dans la suite la composition, et de l'efficacité duquel, longtemps après, la Divinité rendit témoignage. À peine l'eus-je absorbé, que mes entrailles furent abondamment soulagées. Je revis la lumière et je reconnus les gens de la maison.

Eschine, par cette seule cure, ensevelit la mémoire de ses erreurs passées, et vit se prosterner devant lui celui qu'il avait sauvé et ceux qui se réjouissaient de sa guérison. Après un tel succès, Eschine, honoré par tous à l'égal d'un dieu, retourna à Chio : il avait eu soin, auparavant, de me donner un remède puissant, pour me fortifier, et, dès lors, une solide amitié unit le sauveur et celui qu'il avait sauvé.

Le divin Prohérésius, qui ne m'avait jamais vu, avait cependant versé déjà des larmes sur moi. Lorsqu'il apprit ma guérison, non moins inespérée qu'incroyable, il convoqua les meilleurs et les plus généreux de ses disciples, ceux dont on louait surtout la force corporelle, et il leur dit : « J'ai éprouvé quelque chose, à propos de cet enfant qui vient d'être sauvé; je ne l'avais à jamais vu, mais j'ai souffert, en apprenant qu'il était perdu. Si vous voulez me faire plaisir, allez le purifier au bain public : épargnez-lui toute raillerie et toute taquinerie, et traitez-le aussi délicatement que s'il était mon fils. »

Il en fut ainsi, et cela sera raconté avec plus de détails, dans les Annales relatives à l'époque de Prohérésius. Toutefois, l'écrivain qui trace ces lignes, persuadé que tout ce qui tient à ce grand homme n'arrive que grâce à la Providence divine, ne sera pas entraîné, par son amour pour le maître, à dire quoi que ce soit de contraire à la vérité; car la parole de Platon est certaine, à savoir; que la vérité est la source de tout bien, pour les dieux et pour les hommes.

Prohérésius avait, pour en revenir à ce sujet, une telle beauté physique, même dans sa vieillesse, que je doute si quelque autre, étant jeune, avait pu être aussi beau et que j'admire la puissance, d'une beauté qui s'étendait dans un corps si grand, à la forme exquise des moindres détails. Sa taille, en effet, était d'une élévation telle qu'on ne pourrait y croire, à peine même faire une idée. Elle atteignait jusqu'à neuf pieds, lorsqu'il se tenait debout : aussi, avait-il l'air d'un colosse, et, fut-il regardé comme dépassant la taille des hommes les plus grands de son temps. Sa destinée le fit sortir jeune de l'Arménie et le transporta à Antioche (1). Il ne pouvait songer à se rendre tout, de suite à Athènes, car il était affligé d'une extrême pauvreté : bien né d'ailleurs, il était malheureux de ce côté, Il s'attacha donc aux leçons d'Ulpien (2) qui était sans rival dans Antioche pour l'éloquence, s'exerça à la tribune, et se trouva bientôt au premier rang. Il demeura longtemps auprès d'Ulpien; puis, s'étant rendu enfin à Athènes, il se pénétra avec ardeur de l'enseignement de Julien; et, là aussi, il devint le premier. Héphestion l'avait suivi, et tous deux, s'aimaient avec passion, rivalisant de pauvreté et d'éloquence. Ils n'avaient pour eux deux qu'un vêtement et qu'un petit manteau, avec trois ou quatre couvertures, auxquelles le temps avait fait perdre la couleur et l'épaisseur primitives. Il leur restait pour toute ressource d'être un seul homme en deux personnes, comme Géryon (3), dont parle la fable, mais qui avait trois corps; de même, ils étaient à la fois deux et un. En effet, quand Prohérésius paraissait en public, Héphestion ne se montrait pas et demeurait enveloppé dans les couvertures, s'exerçant à l'éloquence. Prohérésius, à son tour, en faisait autant, quand Héphestion sortait; tant était grand le dénudement auquel ils étaient en proie.

Julien, cependant, avait dans son âme une préférence pour Prohérésius : il l'écoutait de toutes ses oreilles, et admirait la grandeur de son caractère. Après la mort de ce philosophe, Athènes se passionna pour savoir à qui serait donnée sa succession dans le privilège d'enseigner l'éloquence, et il se présenta tant de gens, pour obtenir cette première place parmi les sophistes, que le dénombrement en serait fastidieux. Tous les suffrages s'accordèrent pour désigner Prohérésius, Héphestion, Epiphanius et Diophante; on leur adjoignit Sopolis, comme par surprise et par suite d'une négligence dans le calcul des votes, et un certain Parnasius, d'une façon moins honorable encore. Car, en vertu d'une loi faite par les Romains, il devait y avoir à Athènes un grand nombre de professeurs et un grand nombre d'auditeurs.

Après les élections, les maîtres les moins recommandables n'en eurent guère que le titre, et leur influence, ne s'étendit pas au delà des bancs et de la tribune où ils parlaient : on vit aussitôt la ville se partager entre les plus éminents ; et non seulement

la ville, mais tous les peuples soumis aux Romains, si bien que la division ne se mit point entre eux pour l'éloquence, mais pour la question de savoir à laquelle des diverses nations s'adresserait la parole de chacun d'eux. C'est ainsi que l'Orient échut comme récompense et sans contestation à Epiphanius, l'Arabie à Diophante. Héphestion par respect pour Prohérésius, quitta Athènes et la société des mortels.

Le Pont et les provinces limitrophes envoyèrent leurs élèves à Prohérésius, témoignant ainsi leur admiration pour le génie d'un homme qui était, en quelque sorte, leur compatriote, Il s'y joignit toute la Bithynie et l'Hellespont, tout le territoire au-dessus de la Lydie, s'étendent par ce que l'on appelle aujourd'hui l'Asie vers la Carie et la Lycie, avec la Pamphylie et le Taurus pour limites. De plus, toute l'Égypte lui vint comme un héritage naturel du Royaume de l'éloquence, avec tout ce qui se prolonge au delà de l'Égypte vers la Libye sans bornes connues, et tant que le sol s'y trouve habité. Je parle là en général; car, pour descendre dans le détail, il y avait biens de temps en temps, parmi un certain nombre de jeunes gens, quelques dissidences; et l'on passait de l'un à l'autre professeur, selon que l'on avait été déçu, au commencement, dans le choix qu'on avait fait.

La grandeur du caractère de Prohérésius fut cause d'un violent soulèvement de la jeunesse; et telle fut la force du parti suscité par tous ses rivaux réunis, qu'ils réussirent à le faire bannir d'Athènes, après avoir corrompu le proconsul : c'est de cette manière qu'ils restèrent maîtres du terrain pour *la Royauté de l'Éloquence*.

Prohérésius, pendant son exil, tomba comme Pisistrate (4) dans une misère profonde, puis rentra dans son pays. Les adversaires de ce philosophe avaient profité de leurs richesses; lui, était seulement tout à son éloquence, comme le Mercure d'Homère qui introduisit Priam dans la tente d'Achille, au milieu de ses ennemis mêmes (5).

Prohérésius, toutefois, eut cette bonne fortune qu'un nouveau proconsul fut placé à la tête de la province et que ce magistrat, informé par la renommée, s'indigna de ce qui était arrivé. Avec l'autorisation de l'Empereur, l'ostracisme qui avait frappé Prohérésius fut annulé par un vote nouveau, et le philosophe put retourner à Athènes. Ses ennemis, s'agitant derechef comme des serpents et se roulant sur eux-mêmes, se redressèrent ensuite contre lui et préparèrent, en vue de l'avenir, de nouvelles machinations.

Pendant qu'ils étaient absorbés par ces complots, ceux qui travaillaient au retour du maître prirent les devants, et Prohérésius arriva. Je le sais, car les moindres circonstances de l'affaire m'ont été contées par un témoin oculaire, le Lydien Tuscianus, qui aurait pu être Prohérésius, si Prohérésius n'avait pas existé.

En reparaisant ainsi, notre philosophe trouva, comme un autre Ulysse, après une longue absence, quelques-uns de ses compagnons, parmi lesquels Tuscianus, tous sains de corps et d'esprit, et le regardant avec un étonnement que justifiait l'étrangeté de l'événement. Leur rencontre le remplit de bonnes espérances. « Attendez, leur dit-il, le proconsul. » Celui-ci vint plus tôt, qu'on ne croyait. Il se rendit à Athènes, convoqua les sophistes et bouleversa tous leurs projets. Ils arrivaient lentement et comme des gens qui se font tirer l'oreille. Cependant, la nécessité était là : on leur proposa des problèmes qu'ils durent résoudre, chacun selon sa capacité; ils obtinrent les applaudissements qu'ils avaient préparés et , provoqués, puis, ils s'éloignèrent. Les amis de Prohérésius étaient découragés. Mais le proconsul convoque de nouveau les sophistes pour décerner les prix; il les fait tous rester de force, et, inopinément, ordonne qu'on introduise Prohérésius. Les sophistes ne savaient ce qui allait se passer. Alors, le proconsul dit d'une voix retentissante : « Je veux qu'à vous tous une seule question soit posée, et en avoir la réponse de vous tous aujourd'hui; Prohérésius parlera, soit après vous, soit quand vous le voudrez. »

Les sophistes manifestèrent de la répugnance pour ce mode de procéder et Aristide, après beaucoup de réflexion et avec un grand embarras, - car il leur était impossible de rien répondre d'approprié, - finit par dire qu'ils n'étaient point du nombre de ceux qui

vomissent la parole, mais de ceux qui la travaillent minutieusement. Élevant la voix pour la seconde fois, le proconsul s'écria : « Parle, Prohérésius. » Celui-ci, de sa place, comme pour préluder au combat, prononça quelques paroles qui n'étaient pas sans grâce; puis, haussant le ton de son improvisation, il se leva plein d'assurance pour commencer la lutte.

En ce moment, le proconsul était prêt à proposer un argument. Mais Prohérésius, voyant la multitude de ses ennemis, le petit nombre de ses amis, qui même cherchaient à se dissimuler, sentit, non sans raison, son courage l'abandonner. Toutefois, un génie s'agitant en sa faveur et le secondant, il se met à parcourir du regard le cercle des assistants, et il découvre, cachés au dernier rang de l'amphithéâtre, deux hommes rompus à l'art oratoire, qui avaient été la cause de ses malheurs, et il s'écrie : « Grands Dieux ! voici des hommes sages et excellents ! C'est à ceux-là, proconsul, que a tu dois ordonner de me proposer un argument. Peut-être, alors, reconnaîtront-ils à a quel point ils ont été impies. »

Les deux personnages; ayant entendu ces paroles, tachaient de se perdre dans la foule des spectateurs et s'empressaient déjà de disparaître. Mais le proconsul envoya quelques soldats qui les amenèrent au milieu de la salle; et, leur ayant adressé une sorte d'exhortation, il leur dit de proposer ce qu'on appelle l'argument. Ceux-ci, après une courte délibération et un colloque de quelques instants, choisirent le sujet le plus difficile, le plus insignifiant, le plus absurde et le moins propre à la pompe oratoire. Prohérésius les regarda de travers; et, se tournant vers le proconsul : « Je te supplie; lui dit-il, de m'accorder ce que je te demanderai de juste, avant d'engager l'action. »

Le proconsul ayant répondu que rien de juste ne lui serait refusé : « Je demande, dit Prohérésius, qu'on me donne deux sténographes (6) et qu'on place, au milieu de l'amphithéâtre, ceux qui chaque jour recueillent les paroles de Thémis (07), afin qu'aujourd'hui ils prêtent leur concours aux miennes. »

Le proconsul ayant autorisé les plus habiles d'entre les sténographes à se présenter, ceux-ci s'établirent de chaque côté, prêts à écrire. Nul ne savait comment tout cela allait finir.

« Je vais encore demander, dit Prohérésius, quelque chose de plus difficile. »

Ayant reçu l'ordre d'indiquer ce qu'il voulait : « C'est, dit-il, que personne ne m'applaudisse. »

Le proconsul enjoignit à tous, sous les peines les plus sévères, de se conformer à cette volonté de l'orateur. Alors, celui-ci commença de faire couler de ses lèvres un fleuve d'éloquence, en terminant chaque période d'une façon éclatante. L'assemblée, qui gardait par force un silence pythagorien, emportée par l'admiration, haletait et mugissait. Cependant le discours suivait ses développements; et l'orateur s'élevait au-dessus de toute éloquence, et de toute attente humaine. Il passa bientôt la seconde partie de la thèse, et se mit en devoir de remplir les conditions du sujet. Mais, tout à coup, cédant à une sorte d'enthousiasme et d'exaltation, il l'abandonne le reste comme impossible à défendre, et se lance dans la démonstration de la thèse opposée. Les sténographes avaient peine à le suivre, l'assemblée éprouvait de plus en plus de difficulté à se taire, et le torrent de la parole coulait sans cesse. Tournant alors le visage vers les sténographes : « Regardez avec le plus grand soin, s'écrie Prohérésius, si je me souviens bien de tout ce que j'ai dit jusqu'à présent. »

Et, sans se tromper d'un mot, il répéta son discours.

Dès lors, ni le proconsul ne put garder la loi qu'il avait faite lui-même, ni l'assemblée laisser encore arrêter par ses menaces. Tous les assistants se mirent à embrasser la poitrine du sophiste, comme ils eussent fait à la statue d'une divinité, lui baisant les uns les pieds, les autres les mains, ceux-ci le proclamant dieu, ceux-là le comparant à Mercure, qui préside à l'éloquence.

De leur côté, ses adversaires succombant sous le poids de leur jalousie, gisaient à

terre, pour ainsi dire; et quoique écrasés de la sorte, ne pouvaient s'empêcher de le louer. Le proconsul le reconduisit hors de l'amphithéâtre, avec ses gardes et toute sa suite. Après cela, personne n'osa plus parler contre Prohérésius: tous, comme frappés de la foudre, lui cédèrent la palme.

Avec le temps, cependant, ses ennemis, comme les têtes de l'Hydre (8), repoussèrent; ils revinrent à leur naturel primitif et se rassemblèrent de nouveau. Ils eurent des festins somptueux, avec de jolies petites servantes qui attirèrent alors, dans leurs filets, quelques-uns des beaux jeunes gens d'Athènes. En cela, ils suivaient l'exemple des rois qui, vaincus en bataille rangée, réduits aux abois, poussés aux dernières extrémités, ont recours aux troupes légères, aux frondeurs, à la masse sans valeur des, auxiliaires, qu'ils avaient méprisés dans le commencement, mais que la nécessité leur fait estimer ensuite. Ainsi, les ennemis de Prohérésius, épouvantés, avaient cherché un secours indispensable; ils, dressaient, il est vrai, des pièges honteux mais ils échappaient néanmoins à tout reproche, s'il est permis d'être en paix avec sa conscience, en faisant le mal dans son propre intérêt.

Ils avaient donc recruté un grand nombre de partisans, et leurs manoeuvres avaient le succès qu'ils avaient prévu. Mais l'influence qu'exerçait Prohérésius, était une sorte de royauté et la vertu de ses discours faisait merveille. Tous les hommes d'intelligence s'attachaient à lui; et, parmi les autres, ceux qui suivaient son enseignement y gagnaient de devenir intelligents aussi.

Vers ce temps, la cour impériale mit en relief un homme, épris de gloire et d'éloquence. Il était de Béryte et s'appelait Anatolius. Ses envieux lui avaient donné le surnom d'Azutrion, dont je laisse à l'engeance effrontée des gens de théâtre le soin d'apprendre la signification. Passionné, comme je viens de le dire, pour la gloire et pour l'éloquence, Anatolius obtint l'une et posséda l'autre. Il parvint aussi au sommet de la science que l'on nomme jurisprudence : n'avait-il pas pour patrie Béryte (9), qui est comme la mère nourrice, au sein de laquelle on va puiser les études de cette nature? Il se rendit à Rome, y fit provision de sagesse, et y acquit une éloquence à laquelle ne manquaient ni l'élévation ni la solidité. Il sut promptement faire son chemin à la cour, et ne tarda point à y briller au premier rang. Il fut revêtu de tous les honneurs, se distingua dans la plupart des charges qu'il remplit, à la grande admiration de ses ennemis eux-mêmes, et fut enfin promu au fonctions de préfet du prétoire, qui, en réalité, sont l'Empire sans la pourpre.

La Fortune lui avait donné toutes les satisfactions qu'il avait ambitionnées et dont il était digne. Il avait reçu, en effet, sous son autorité la préfecture, d'Illyrie. Et, comme il était attaché au culte ancien et qu'il inclinait fortement vers l'Hellénisme, - bien qu'en général les esprits penchassent alors du côté opposé,- il aurait pu visiter les parties principales de son gouvernement et administrer chacune d'elles, selon sa volonté. Mais, possédé comme d'une sublime folie de voir la Grèce, de recueillir et de coordonner par la perception les idées qui sont le fond de l'éloquence; et de repaître ses yeux du spectacle que l'imagination se forge d'après les fantômes de l'antiquité, il se dirigea en toute hâte vers ce pays.

Il envoya d'abord aux sophistes un problème, à la solution duquel il ordonna à tous de travailler. La Grèce était saisie d'admiration, en présence de cet homme, de sa réputation ; de sagesse et de savoir, d'inflexibilité et d'incorruptibilité. Les Sophistes cependant s'exerçaient de leur mieux, et, chaque jour, se dressaient de mutuelles embûches. Enfin, car la nécessité l'exigeait, ils se réunirent; et, après avoir échangé de nombreux arguments pour et contre, en vue de ce qu'ils appellent la position du problème, chose des plus ridicules que je connaisse, ils commencèrent à disputer les uns avec les autres, chacun par amour-propre soutenant son opinion personnelle et la défendant avec obstination, auprès de ses jeunes élèves.

La descente d'Anatolius, en Grèce, devenait un événement plus redoutable que la fameuse expédition des Perses tant célébrée; le danger était imminent, non pour les Grecs, mais pour

les sophistes. Aussi tous ces gens-là, parmi lesquels se trouvait le sophiste Hîmérius (10) de Bithynie, que je n'ai connu que par ses écrits, se donnaient-ils un mal énorme et s'imposaient-ils un travail considérable pour établir le problème, chacun selon la façon dont il le comprenait.

Prohérésius, fort de son génie, les inquiétait beaucoup; parce qu'étranger à tout sentiment d'ambition il ne mettait personne dans le secret de ses méditations. Cependant. Anatolius approchait, et arriva enfin à Athènes. Après avoir accompli bravement les sacrifices et parcouru tous les sanctuaires, comme le prescrivaient les rites sacrés, il convoqua les sophistes pour la lutte annoncée. Chacun de ceux qui devaient y prendre part avait hâte de se mettre le premier en évidence: tant l'homme est un être égoïste ! Anatolius riait de voir la foule des jeunes gens qui avaient , mission de les applaudir; et avait pitié des pères, dont les enfants recevaient une pareille éducation. Il fit venir Prohérésius : lui seul, était demeuré à l'écart. Celui-ci s'était concilié la bienveillance d'un des familiers d'Anatolius, au courant de tout, et avait appris de lui la manière dont son patron entendait que le problème fût posé : Ce problème, je l'ai dit plus haut, était une chose ridicule. Bien qu'il, n'eût aucune, importance, Prohérésius ne voulut pas laisser, même sur ce point, la victoire à Anatolius. Il répondit donc immédiatement à l'appel de son nom et, comme il avait, en vue de la lutte, disposé tous ses arguments pour sa démonstration, il poussa si loin l'élégance de son discours, qu'Anatolius s'élança de son siège, que l'amphithéâtre fut près de crouler sous le bruit des cris d'enthousiasme et des applaudissements, et qu'il n'y eut personne qui ne regardât Prohérésius comme un dieu.

Anatolius l'honora alors d'une façon toute particulière, et jugea les autres à peine dignes de s'asseoir à sa table. Car Anatolius était du nombre des sophistes qui aiment la bonne chère et les festins, et les repas qu'il donnait ne manquaient ni des charmes de la conversation ni de ceux de la science.

Tout cela remonte à un temps déjà éloigné. Mais l'auteur de ce livre a pu compléter très exactement ce que la tradition lui avait appris.

Anatolius professa aussi une grande admiration pour Milésius, qui était de Smyrne dans l'Ionie, et que la nature avait merveilleusement doué, mais qui se jeta dans une vie de paresse et de désœuvrement, s'attacha aux sacrifices, négligea le mariage, et se donna tout entier à la poésie et à la musique, particulièrement à tout ce qui, dans la poésie, obtient l'approbation des Grâces, Il séduisit tellement Anatolius que celui-ci le surnomma la Muse.

Il appelait les questions du sophiste Epiphanius des diérèses (11), pour se moquer de la minutie et de l'exactitude poussée l'excès du professeur. Raillant les dissidences de tous, au sujet de la position du problème; il disait : « Si les sophistes avaient été plus de treize, ils eussent bientôt trouvé d'autres démonstrations, pour envisager sous des formes multiples une seule et même question. » Prohérésius était le seul de tous qu'il admirait sans réserve.

Peu de temps auparavant, notre philosophe avait été appelé dans les Gaules par l'empereur Constant (12). Il fit à ce point la conquête de César que celui-ci l'admit à sa table, parmi les personnages les plus considérables. Les hommes de ce pays et de cette époque ne pouvaient pénétrer la profondeur de son éloquence, ni admirer les beautés mystérieuses de son âme.

Leur enthousiasme se rabattait donc sur ce qu'ils voyaient et sur ce qui frappait leurs regards; et ils étaient en extase devant la beauté de son corps et la hauteur de sa taille, le considérant avec stupeur comme quelque statue colossale tant, chez lui, tout cela était au-dessus de l'humain. La force, dont ils lui voyaient faire preuve, leur faisait supposer qu'il était insensible à tout, et véritablement de fer : il n'avait, en effet, qu'un léger manteau, allait nu-pieds et faisait volontiers ses délices de l'hiver gaulois, buvant presque le Rhin glacé. Toute sa vie, d'ailleurs, il ne connut l'usage d'aucune boisson chaude. Constant l'envoya dans la grande Rome, désireux de montrer à quels hommes il commandait. Mais les Romains n'avaient rien à admirer, tant, chez eux aussi, tout dépassait

la nature humaine. Cependant, ils distinguèrent en lui des mérites variés, obtinrent ses louanges, et, en reconnaissance, lui élevèrent une statue d'airain de grandeur naturelle, avec cette inscription

AU ROI DE L'ELOQUENCE,
ROME, REINE DU MONDE.

Lorsque Prohérésius fut sur le point de retourner à Athènes, l'Empereur l'autorisa à lui demander un présent. Celui-ci, ne voulant pas déroger à la grandeur de son caractère, demanda des îles qui devaient payer à Athènes un tribut de blé. Il en désigna plusieurs et non pas les plus petites. L'Empereur les lui donna, et y ajouta même une des plus hautes dignités: il lui confia ce qu'on appelait la préfecture des camps, afin que personne rie pût reprocher au philosophe d'avoir obtenu de si grandes richesses aux dépens de l'État.

Mais le soin de confirmer ce privilège appartenait au préfet du prétoire, et il venait justement d'arriver de la Gaule. À la suite des combats d'éloquence dont j'ai parlé plus haut, Prohérésius alla donc trouver Anatolius et sollicita de lui la confirmation de la faveur impériale. Il ne se borna pas à invoquer l'appui de ses patrons, il fit encore appel à presque tous ceux qui, en Grèce, avaient quelque instruction. Son retour, du reste, en avait amené à Athènes une nombreuse affluence.

Comme le théâtre était plein et que Prohérésius réclamait l'intervention de ses patrons, le préfet, devançant l'attente de tous les assistants et voulant éprouver la force, d'improvisation du philosophe, lui dit : « Parle, Prohérésius, car il serait honteux, qu'en ta présence un autre prit la parole et louât l'Empereur. » Mais, Prohérésius, comme un cheval appelé à entrer dans la carrière, commença à discourir sur le présent que lui avait fait César, et introduisit dans sa harangue Céléé, Triptolème (13), et la venue de Cérés apportant le don des moissons. Puis, il rattacha à son récit celui de la faveur impériale et arriva promptement à célébrer l'antique splendeur et la munificence du bienfait accordé, Enfin, l'enthousiasme débordait de ses lèvres et il montra tout son art dans la manière dont il traita son sujet. La grandeur du présent fit bien voir, d'ailleurs, le prix qu'on attribuait à son éloquence.

Après ces événements, il épousa une femme de la ville de Tralles, en Asie: elle se nommait Amphiclée. Il eut d'elle deux petites filles, dont l'âge différait seulement du temps nécessaire pour la gestation. Elles étaient arrivées à cette époque de la vie où un enfant est une chose pleine de charmes et une source de félicité pour le père, dont l'âme est doucement ébranlée par les plus délicieuses émotions du plaisir, lorsque toutes les deux, dans l'espace de quelques jours, furent enlevées par la mort à leurs parents. Prohérésius en pensa perdre le sentiment et la raison. La muse de Milésius put, seule, remédier à ce mal se parant de grâces harmonieuses et multipliant les séductions de ses chants, elle rappela le malheureux père à lui-même.

Plus tard, les Romains ayant demandé à Prohérésius de leur envoyer un de ses disciples particuliers, il leur adressa Eusèbe, qui était d'Alexandrie et dont le caractère devait s'harmoniser parfaitement avec une ville comme Rome : il avait, en effet, l'habitude de la flatterie et savait faire le chien couchant auprès des grands. Aussi, à Athènes, il était considéré comme un factieux. Mais Prohérésius avait voulu grandir sa propre réputation par l'envoi d'un homme rompu aux petites intrigues de la politique; car, en ce qui touche l'éloquence d'Eusèbe, il suffira de dire qu'il était Égyptien, Les gens de ce pays sont devenus, il est vrai, fous de poésie, mais le sérieux Mercure les a abandonnés. Eusèbe eut pour rival Musonius, son élève dans l'art des sophistes, dont j'ai parlé longuement, à un autre point de vue, dans mes Annales. Lorsque Musonius se leva pour prendre la parole contre son maître, sachant à qui il avait affaire, il se lança du premier coup dans la politique. Mais, sous le règne de Julien, il fut exclu de sa chaire, parce qu'il passait pour être chrétien. C'est lui qui, voyant l'hiérophante, comme un véritable trépied delphique, exposé aux questions de tous ceux qui demandaient à savoir l'avenir, surprit au moyen d'une ruse extraordinaire la connaissance de ce qui allait se passer. L'Empereur, à ce moment, faisait

arpenner les terres des Hellénisants en vue de l'assiette des impôts, afin qu'ils ne fussent pas trop grevés. Prohérésius pria Musonius de s'informer auprès des Dieux si cette générosité serait durable. Celui-ci s'y étant refusé, il sut alors ce qui allait arriver et fut plus tranquille.

C'est vers ce temps que l'auteur de cet ouvrage, âgé de seize ans environ, débarqua à Athènes et prit rang parmi les disciples de Prohérésius. Il fut aimé par lui, comme s'il eût été véritablement son fils. Cinq ans plus tard, j'allais faire voile pour l'Égypte, lorsque mes parents me rappelèrent et me contraignirent de retourner en Lydie, pour y professer l'art des sophistes, ainsi que tout le monde m'y conviait. Prohérésius, lui, quitta la terre peu de jours après.

On peut dire que ce grand homme avait rempli l'univers de la renommée de son éloquence et de celle de ses disciples.

CHAPITRE X

ÉPIPHANIUS

C'était un Syrien, très habile dans l'art de discerner les questions, mais qui manquait d'énergie dans la parole. Cependant, il exerça en même temps que Prohérésius et parvint à avoir beaucoup de réputation. C'est que la nature humaine n'aime point à concentrer son admiration sur un seul objet : portée à la jalousie, elle en devient esclave et se plaît souvent à opposer le premier venu aux grandes personnalités et aux génies supérieurs, en vertu du principe des contraires qu'elle emprunte à la physique. Épiphanius mourut d'une hémorragie, sans être parvenu à une vieillesse avancée. Son épouse, qui était la plus belle des femmes de son temps, périt victime de la même maladie. Ils n'avaient pas eu d'enfants.

Je n'ai point connu Épiphanius; il était mort longtemps avant mon voyage en Grèce (14)

CHAPITRE XI

DIOPHANTE

DIOPHANTE était né en Arabie et sut conquérir sa place parmi les maîtres de l'art. Le même esprit de dénigrement, naturel, aux hommes, l'opposa à Prohérésius, comme si l'on eût voulu mettre Callimaque (15) en face d'Homère. Mais Prohérésius ne fit qu'en rire et trouva, dans cette opinion, un sujet de conversation sur ce qu'est l'humanité. J'ai connu Diophante et j'ai souvent assisté à ses leçons publiques. Je n'ai pas cru devoir ici consigner rien de ce qu'il dit et que j'ai retenu; car ce livre est consacré à la mémoire des hommes illustres et ne saurait devenir une moquerie. On dit, toutefois, qu'il prononça une oraison funèbre en l'honneur de Prohérésius, qui mourut avant lui, et qu'il s'exprima à peu près en ces termes, à propos de Salamine (16) et des guerres médiques : « O Marathon et Salamine ! c'est maintenant que le silence est sur vous. Quelle trompette de vos trophées vous avez perdue ! » Diophante (17) laissa deux fils qui se plongèrent dans le luxe, et ne songèrent qu'à s'enrichir.

CHAPITRE XII

SOPOLIS

J'AI maintes fois entendu Sopolis. Il s'efforçait de ramener l'éloquence à son caractère antique et essayait d'atteindre à la saine culture de la Muse. Mais il frappa souvent à la porte, et ne réussit que rarement à l'ouvrir. Si, de temps à autre, elle tournait tant soit peu sur ses gonds, un faible et léger souffle de l'esprit divin se glissait alors par la fente et tout l'auditoire était enthousiasmé, ne pouvant supporter même cette goutte de rosée, prise à la source de Castalie (18). Sopolis eut un fils qui, dit-on, monta aussi en chaire.

CHAPITRE XIII

HIMERIUS

LA Bithynie donna naissance à ce sophiste (19), inconnu à l'auteur de ce livre, bien qu'il ait vécu à la même époque. Il se rendit auprès de l'empereur Julien pour faire ses preuves devant lui, avec l'espoir d'être bien vu de ce prince, qui nourrissait alors un certain ressentiment contre Prohérésius (20). Julien ayant quitté ce monde, Himérius continua ses pérégrinations. Mais, après la mort de Prohérésius, il alla à Athènes. Sa parole était facile et harmonieuse; quant à sa construction oratoire, elle a un certain éclat et un retentissement vraiment digne de la tribune politique; et même, de loin en loin, il s'élève au niveau du divin Aristide (21). Frappé, dans une extrême vieillesse, d'une attaque d'épilepsie, il mourut, laissant une fille.

CHAPITRE XIV

PARNASIUS

A cette même époque, Parnasius occupait aussi une chaire d'enseignement. Il serait facile de compter ses élèves. Néanmoins, il n'est pas sans avoir eu une certaine réputation (22).

CHAPITRE XV

LIBANIUS

LIBANIUS naquit à Antioche, la première des villes de la Célésyrie (23) fondée par le célèbre Séleucus Nicator (24). Il descendait d'une famille noble et était compté parmi les principaux de la cité. Jeune encore et ne dépendant que de lui-même, par suite de la mort de ses parents, il se rendit à Athènes. Mais il ne voulut ni s'attacher à Epiphanius, bien qu'il fût son compatriote et qu'il jouit d'une grande réputation, ni suivre les leçons de Prohérésius, craignant de demeurer trop obscur au milieu d'un nombre si considérable de disciples et d'être effacé par la gloire de tels maîtres. Pris au piège par les Diophantéiens, il s'attacha à Diophante. Mais, comme le racontent des gens qui connaissent parfaitement l'homme, il s'aperçut bientôt du tour qu'on lui avait joué; alors, il fréquenta le moins possible l'école et les réunions, et se garda bien d'importuner le professeur. Il s'adonna à l'étude de la déclamation, prit pour modèle l'ancienne forme de débit et y habitua sa respiration et sa parole. Ceux qui lancent souvent le javelot visent juste et atteignent parfois le but, et la continuité de l'exercice, en assouplissant leurs organes, les rend la plupart du temps habiles, mais non point savants. De même Libanius, consacrant tout son zèle et toute son étude à l'imitation, s'attacha et se frotta, pour ainsi dire, aux Maîtres les plus illustres de l'antiquité; il suivit ceux qu'il fallait suivre, marcha sur les traces des meilleurs modèles et recueillit sur cette route les fruits qu'il était en droit d'attendre. Plein de confiance dans son talent de parole, et se persuadant qu'il pouvait être mis en parallèle avec les orateurs les plus fiers du rang qu'ils occupaient dans leur art, il résolut de ne pas rester caché dans une petite ville et de ne point tomber au même degré de mépris qu'elle : il se rendit donc à Constantinople, qui, récemment agrandie et devenue florissante, avait besoin d'hommes pour l'illustrer par leurs écrits et leurs discours. Il ne tarda guère à y briller, grâce à l'excellence et à l'agrément de ses leçons, ainsi qu'au charme qu'il déploya dans ses développements oratoires. Victime, à propos de ses jeunes élèves, d'une calomnie qu'il ne me convient pas de rapporter ici, où je ne m'occupe que des choses dignes d'être transmises à la mémoire, il dut quitter Constantinople et alla s'établir à Nicomédie (25). Mais le bruit accusateur l'avait suivi et avait même couru plus vite que lui; bientôt expulsé de là aussi (26), il retourna après quelque temps dans sa patrie et dans sa ville natale; où il acheva sa vie qui fut très longue. J'ai fait mention de lui, comme il convenait, dans les livres consacrés à Julien; néanmoins j'aborderai ici les détails qui le concernent. Aucun de ceux qui ont approché Libanius, et qui ont été admis dans son intimité, n'a été exempt en quelque sorte de ses morsures (27). Il est vrai qu'il connaissait de prime abord le caractère de chacun, et se rendait de suite compte si son âme était portée vers le bien ou vers le mal. Il était si

habile à exprimer et à représenter le naturel de tout le monde; qu'à côté de lui le polype n'est qu'une plaisanterie : en un mot, il n'était pas un de ses compagnons qui ne crût voir un autre lui-même. Ceux qui en avaient fait l'expérience, le comparaient à un tableau ou à une représentation de toutes sortes de mœurs et de caractères variés; et l'on n'a jamais pu discerner, dans le conflit d'un si grand nombre de natures diverses, quelle était celle qu'il préférait. Dans des rôles tout à fait opposés, il recevait les éloges de gens qui suivaient un genre de vie contraire, et chacun croyait avoir réussi à se faire approuver de lui : tant sa personnalité était multiple et inconstante. Il n'eut aucun souci du mariage; toutefois, il vécut avec une femme qui n'était point de même condition que lui. Sa parole, dans les déclamations oratoires, était dépourvue de toute vigueur, pour ainsi dire morte, et sans souffle; et il paraît bien n'avoir pas eu de maître : car il ignorait la plupart des choses les plus élémentaires, en fait d'art oratoire, et ce que savent les enfants mêmes. Mais, dans le genre épistolaire et dans les autres formes de l'éloquence, il s'anime suffisamment et s'élève à la hauteur des modèles de l'antiquité. Ses écrits sont pleins de grâce et de verve comique, l'élégance est de tous côtés répandue dans ses discours; et la douceur, le charme qu'en général les Syro-Phéniciens possèdent dans la conversation courante, se trouvent être, chez lui, le fruit de l'éducation. Ce sont ces qualités que les Attiques appellent la raillerie fine et l'esprit de la ville. Libanius les a cultivées, comme la partie la plus importante de l'art. Il s'est laissé complètement entraîner à tirer de la Comédie ancienne la forme de son éloquence, qui consiste particulièrement dans ces bagatelles de la porte (28), propres à séduire les oreilles. On rencontre dans ses productions une surabondance d'érudition et de lecture, avec des expressions beaucoup trop recherchées. Il se serait bien gardé de passer sous silence les *Arbres* d'Eupolis (29), Laïspodias et Damasias, s'il avait su de quels noms on les appelle aujourd'hui. Lorsqu'il se trouve un mot extraordinaire et que son antiquité a laissé dans l'oubli, il le nettoie ainsi qu'un vieil ex-voto, il le met en évidence, le pare, lui donne de la valeur, et l'établit en quelque sorte sur un fondement nouveau; il le fait alors suivre de pensées appropriées, comme on voit de jeunes servantes et des femmes de chambre marcher derrière une maîtresse récemment enrichie, et sur la personne de qui elles ont effacé les traces de la vieillesse. De pareilles qualités ont fait admirer Libanius par le divin Julien (30), et tout le monde a partagé cette admiration pour la grâce de son éloquence. Il reste de lui un grand nombre de livres (31); et tout homme intelligent, qui les lira, se pénétrera de cette grâce. Libanius était capable aussi de se mêler des choses de la politique; et, outre l'art oratoire, il était de force à essayer et à mener facilement à bonne fin des oeuvres, destinées aux plaisirs du théâtre. Les Empereurs qui se succédèrent après Julien, lui offrirent les plus hautes dignités: ils voulurent même lui donner le titre purement honorifique de préfet du palais; mais il refusa, disant qu'il trouvait plus grand d'être sophiste (32). Et ce n'est pas un mince sujet de louange, pour lui, qu'un homme, qui était loin de dédaigner, la gloire, ne se soit laissé captiver que par l'art oratoire, et n'ait considéré toute autre renommée que comme une chose vulgaire et de mauvais goût. Il mourut dans une vieillesse très avancée, laissant à tous le sentiment d'une profonde admiration pour lui. Celui qui écrit ces lignes ne l'a point connu personnellement, la malignité de la Fortune l'ayant retenu d'un autre côté, par divers empêchements.

CHAPITRE XVI

ACACIUS

Césarée de Palestine (33) donna le jour à Acacius, qui fut contemporain de Libanius. C'était un orateur plein de la vigueur et du souffle des sophistes, s'il en fût jamais, et sa diction sonore rappelait la manière des anciens. Élevé en compagnie de Libanius, il rivalisa avec lui pour le premier rang, et l'emporta de beaucoup. Libanius écrivit un petit traité sur les *Dons naturels* (34), qu'il dédia tout entier à Acacius, et dans lequel il attribue clairement sa défaite à la nature supérieure du génie de celui-ci : il s'y rend à lui-même le témoignage qu'il a toujours su mettre en place et employer exactement chaque expression. Il feint sans doute d'ignorer qu'Homère ne s'est point uniquement préoccupé de la métrique, mais aussi de, l'euphonie et de l'harmonie, et que Phidias (35) ne s'est pas

borné davantage à modeler un doigt ou un pied pour tendre sa Déesse (36) digne de toutes les louanges, mais qu'il a cherché surtout à forcer l'admiration, sans, qu'on pût facilement trouver et discerner la cause qui entraînait les juges de son oeuvre à l'admirer. C'est ainsi que, dans les corps dont la beauté excite l'amour, tous n'admirent point la même chose, et que celui qui est pris ne sait pas par quoi il a été pris. Acacius, après s'être élevé aux plus hautes régions de l'art et s'être acquis une renommée considérable, qui l'eut placé au-dessus de Libanius, mourut jeune encore. Les connaisseurs l'estimèrent autant que s'il était arrivé à la vieillesse.

CHAPITRE XVII

NYMPHIDIANUS

NYMPHIDIANUS était de Smyrne (37). Il eut pour frères le philosophe Maxime et Claudien (38), qui se distingua également dans la philosophie. Il n'eut part ni aux études ni à la vie athéniennes; mais il avait des dispositions naturelles pour l'art oratoire; et, à ce titre, il mérite d'avoir un nom parmi les sophistes. L'empereur Julien lui confia la responsabilité du langage impérial, en le chargeant de la rédaction de toutes les lettres qui devaient être écrites en grec. Il excellait surtout dans ce que l'on appelle les déclamations et les dissertations; mais il ne réussissait pas aussi bien dans les exordes et dans la dialectique. La mort l'atteignit dans la vieillesse, après son frère Maxime (39).

CHAPITRE XVIII

ZÉNON

PLUSIEURS médecins fleurirent à cette époque. Parmi eux, il faut citer d'abord Zénon de Chypre (40), dont l'enseignement fut extraordinairement célèbre et qui vécut jusqu'au temps de Julien le sophiste, puis les successeurs de Zénon (41), contemporains de Prohérésius. Zénon, lui, cultiva également l'art oratoire et la médecine (42). Des disciples illustres qu'il laissa, les uns choisirent l'une des deux carrières, les autres les embrassèrent toutes deux. Chacun d'eux se distingua, du reste, dans la route qu'il avait choisie.

CHAPITRE XIX

MAGNUS

MAGNUS naquit à Antioche, dans la ville de ce nom, qui est située au delà de l'Euphrate et qu'on appelle maintenant Nisibis (43). Il fut le disciple de Zénon et joignit à ses dispositions naturelles pour la parole le secours des préceptes d'Aristote (44). Il contraignit les médecins à renoncer à l'art oratoire, mais il ne paraît pas avoir été aussi habile à guérir qu'à parler. Les anciens disent qu'Archidamus, à qui l'on demandait si Périclès était le plus fort répondit : « Quand j'ai terrassé Périclès, il prétend qu'il n'est point sous moi, et il parvient à faire croire qu'il est le vainqueur (45) » De même, Magnus soutenait que ceux qui avaient été guéris par d'autres que lui étaient encore malades. Et, quand les gens qui avaient recouvré la santé et qui se portaient à merveille rendaient grâce à ceux qui les avaient soignés, Magnus, à force de parler et d'interroger, fermait la bouche aux médecins. On institua pour lui une école publique à Alexandrie, et tout le monde faisait la traversée et se pressait autour de lui, soit pour l'admirer seulement, soit pour recueillir quelque fruit de ses excellentes leçons. Personne n'y perdit jamais sa peine : car les uns, au sortir de là, pouvaient tirer parti de leur parole, les autres étaient en mesure de faire alors et de produire quelque chose par leurs propres ressources.

CHAPITRE XX

ORIBASE

PERGAME (46) donna le jour à Oribase; et cela contribua à sa gloire, comme il arrive pour ceux qui sont nés à Athènes et qui s'illustrent dans l'éloquence : l'opinion

communément répandue veut, en effet, que la Muse soit attique et que l'éloquence soit un don du terroir. Bien né du côté paternel et du côté maternel, il se fit remarquer dès l'enfance, et eut sa part de toutes les connaissances qui mènent à la vertu et qui, la rendent achevée. En avançant dans la jeunesse, il devint l'auditeur du grand Zénon et le condisciple de Magnus. Mais il ne tarda pas à abandonner ce dernier à la lutte qu'il soutenait pour l'expression de ses pensées, lutte où il était lui-même d'une force remarquable; et, s'élevant au faite de l'art médical, il imita le dieu de ses pères (47) autant qu'il est possible à un homme de s'approcher de la divinité par l'imitation. Dès sa première jeunesse, il était en possession d'une grande renommée; aussi, Julien, devenu César, s'empara-t-il de lui en quelque sorte, pour lui faire exercer son art auprès de sa personne (48), Oribase, d'ailleurs, était doué de tant d'autres mérites qu'il avait même contribué à élever Julien à l'Empire. Mais j'ai parlé de ces faits avec plus de détails dans les Annales (49). Cependant, comme dit le proverbe, il n'y a pas d'alouette sans huppe; et Oribase ne pouvait échapper à l'envie. Offusqués de l'éclat de sa gloire, les successeurs de Julien le dépouillèrent de ses biens; ils songeaient même à lui ôter la vie : mais ils reculèrent devant ce crime, et cherchèrent un moyen détourné de faire ce qu'ils avaient honte d'accomplir ouvertement. Ils l'exilèrent parmi les Barbares; comme les Athéniens frappaient d'ostracisme ceux dont la vertu se faisait remarquer par une trop haute supériorité. Mais la loi de la République se bornait prononcer l'exil sans y rien ajouter, tandis que les Empereurs, en bannissant Oribase, le livrèrent en outre aux plus cruels des Barbares qu'ils rendirent ainsi les exécuteurs de leurs propres desseins. Jeté sur une terre ennemie, Oribase y montra toute la grandeur de la vertu que ne bornent point les lieux, que ne circonscrit point telle ou telle demeure, mais qui donne le spectacle consolant de la constance et de la fermeté basées sur sa propre énergie, en quelque endroit qu'elle se produise, comme il arrive pour les nombres et pour les vérités mathématiques. Dès le début, Oribase jouit d'une grande réputation auprès des chefs Barbares, il compta bientôt parmi les personnages les plus considérables : et, de même qu'il eût été honoré dans l'Empire romain, il le fut par les Barbares qui l'adorèrent comme un dieu, parce qu'il sauvait les uns de maladies invétérées et qu'il rappelait les autres des portes de la mort. Ainsi, ce qu'on avait appelé son malheur fut pour lui la source de toute félicité, au point que les Empereurs renoncèrent à lutter contre un homme dont la vertu éclatait partout, et lui permirent de rentrer dans sa patrie. Oribase, autorisé à revenir d'exil, n'ayant pour tout bien que la possession de lui-même et montrant ses vertus pour toute richesse, épousa une femme des plus distinguées par la fortune et par la naissance; il eut d'elle quatre enfants, qui vivent encore : que les Dieux les conservent à Oribase lui-même, au moment où j'écris, est parmi les hommes : puisse-t-il aussi y demeurer longtemps! Quant à son ancienne fortune, le Trésor public la lui rendit; les Empereurs qui suivirent ayant rapporté, comme injuste, le décret de confiscation. Tel est maintenant l'état des choses. Il n'appartient vraiment qu'à un homme versé dans la philosophie de fréquenter Oribase, pour savoir ce qu'on doit le plus admirer en lui; tant il y a de charme dans ses relations et d'harmonie dans ses discours (50).

CHAPITRE XXI

IONICUS

IONICUS était de Sardes (51). Son père exerça la médecine avec éclat. Il suivit l'enseignement de Zénon, parvint au premier rang dans son art et fut admiré d'Oribase, Il acquit une grande habitude des termes et des principes de la médecine, se montra plus habile encore dans l'application de chacun d'eux et se distingua particulièrement dans la science des membres du corps, et dans la recherche de tout ce qui caractérise la nature humaine. Il était parfaitement au courant de la préparation et de l'analyse des remèdes, et n'ignorait aucun des onguents ou des emplâtres que les praticiens les plus versés dans leur art appliquent sur les ulcères, soit pour arrêter la suppuration, soit pour détourner l'inflammation. Il était extraordinairement inventif et consommé dans l'art de faire la ligature d'un membre souffrant, et d'opérer convenablement les amputations. Il connaissait les noms et la pratique de tout cela, au point que les hommes les plus éminents s'extasiaient de l'exactitude qu'il apportait à la thérapeutique, et déclaraient ouvertement

qu'en fréquentant Ironicus, ils apprenaient par la mise en oeuvre tout ce qu'ont dit les anciens médecins, et pouvaient ainsi en faire usage, comme il arrive pour les mots qui demeurent inconnus, tant que l'écriture ne les a pas fixés. Telle était la valeur d'Ironicus, au point de vue de la science médicale, Il était, de plus, d'une force remarquable dans toutes les branches de la philosophie et de la divination, tant de celle qui, confinant à la médecine, sert de diagnostic pour les maladies des hommes, que de celle qui, passant de la philosophie à la frénésie, fait cesser le mal en répandant son influence chez ceux qui peuvent la recevoir et la conserver. Il approfondit aussi l'étude de la rhétorique et de tout ce qui constitue l'art de la discussion, et ne fut pas non plus étranger à la poésie (52). Il est mort peu de temps avant que ceci fût écrit, laissant deux fils, dignes de considération et de mémoire. Vers la même époque, Théon (53) acquit aussi en Gaule une grande renommée. Mais revenons maintenant aux philosophes, dont nos digressions nous ont éloigné.

CHAPITRE XXII

CHRYSANTHE

C'EST sur le conseil de Chrysante que ce travail a été entrepris. L'auteur, en effet, depuis son enfance, a été son élève, et Chrysante a observé jusqu'à la fin, comme une loi, la bienveillance qu'il lui avait vouée. Cela, néanmoins, ne me fera rien dire par complaisance; car le Maître estimait par-dessus tout la vérité, et c'est la première chose qu'il m'a enseigné à respecter. Je ne corromprai donc pas le présent qu'il m'a fait, modérant seulement mon enthousiasme en parlant de lui, et maintenant mes éloges au-dessous de ses mérites, ainsi que nous en sommes convenus. Chrysante appartenait à l'ordre des sénateurs; et sa naissance lui assurait une place parmi les personnages les plus considérables. Il avait pour aïeul Innocent, homme qui avait acquis de grandes richesses en même temps qu'une réputation supérieure à celle d'un simple particulier, et à qui les Empereurs d'alors avaient confié la mission de rédiger les lois. Il reste de lui plusieurs livres (54), dont les uns sont écrits dans la langue des Romains et les autres en grec, et qui témoignent de son esprit de recherche et de la profondeur de ses connaissances : ces ouvrages renferment tout ce qui est nécessaire à ceux qui ont le goût de pareils sujets. Pour Chrysante lui-même, il perdit son père de bonne heure. Pris d'une véritable passion pour la philosophie, grâce à la nature divine de son caractère, il se rendit aussitôt à Pergame auprès du grand Edésius. Là, altéré de savoir, il rencontra le Maître au moment le plus brillant de son enseignement : il se présenta devant lui la bouche béante et se gorgeant, pour ainsi dire, d'une science qui n'avait rien de vulgaire, ne se dérochant à aucune leçon et ne se montrant inférieur à personne en assiduité. Il avait d'ailleurs un corps infatigable, une santé de fer, et l'habitude de tous les genres d'exercice. Il se pénétra d'abord suffisamment de la doctrine de Platon et de celle d'Aristote, appliqua son esprit à toutes les formes de la philosophie, les analysa et les résuma entièrement. Puis, l'éloquence n'eut bientôt plus de secrets pour lui : il acquit dans cet art de la force et de la vigueur; un usage continuel, forma et prépara son jugement; il devint, enfin, assez sûr de lui pour se risquer à se produire, avec quelque chance de succès, pouvant également parler ou se taire, et capable de remporter un triomphe, pour peu qu'on l'y poussât, grâce à la pompe de son langage. Ce fut alors qu'il se tourna vers la connaissance des Dieux et la doctrine dont le système est dû à Pythagore et à des disciples, tels que l'antique Archytas (55), Apollonius de Tyane et ses adorateurs, personnages vraiment divins, bien qu'ils n'ignorassent pas qu'ils avaient un corps et qu'ils étaient des hommes. Chrysante, ayant donc suivi cette route sans laisser la moindre occasion de s'instruire, prit les principes mêmes pour guides et parvint, grâce à la perfection de son âme, comme dit Platon, à un tel degré d'élévation et de sublimité qu'il atteignit le faite de toute espèce de science et réussit dans la prévision de toutes choses. Aussi, a-t-on soutenu qu'il était plus habile à prévoir l'avenir qu'à le prédire; tant il savait discerner et embrasser tout, comme s'il eût toujours été en présence des Dieux et en rapports constants avec eux. Après avoir employé à ces études un temps assez long et avoir beaucoup travaillé avec Maxime, il rompit l'association. Maxime avait en effet dans le caractère, quelque chose d'envieux et

d'opiniâtre qui le portait à lutter contre les présages envoyés par les Dieux : il voulait toujours demander et pour ainsi dire, en extorquer d'autres. Tout au contraire, Chrysanthe, dès les premiers signes qui lui apparaissaient, cherchait insensiblement et comme par un mouvement indirect à ébranler, en quelque sorte, ce qui s'était produit, s'il y réussissait, il constatait sa victoire ; s'il échouait, il se résignait à mettre la sagesse humaine en harmonie avec le phénomène divin. Ainsi, lorsque l'empereur Julien les appela tous ces deux par une seule et même lettre et que les soldats, qui avaient été envoyés pour leur faire honneur, joignirent à cette démonstration la persuasion toute thessalienne de la nécessité, il parut opportun de consulter les Dieux à ce sujet, Or, la Divinité, - autant qu'un simple mortel et un vulgaire artisan pouvait juger des présages, - ayant positivement déconseillé le voyage, Maxime s'entêta à poursuivre les sacrifices; et, même après leur accomplissements il ne cessa de pleurer et de gémir, suppliant les Dieux de lui donner d'autres signes et de changer le destin. En vain Chrysanthe combattit, à l'aide d arguments multipliés, son obstination et son erreur; il finit par substituer sa volonté aux manifestations divines; et il y vit ce qu'il souhaitait, au lieu de former son opinion d'après ces phénomènes. Il choisit alors cette voie et entreprit un voyage qui devait être le commencement de tous ses malheurs, tandis que Chrysanthe resta chez lui. Cette hésitation affligea d'abord l'Empereur, et il en soupçonna bien un peu la véritable cause. Il pensa, en effet, que Chrysanthe n'eût pas refusé de répondre à son appel, s'il n'eût prévu quelque difficulté dans l'avenir. Il lui écrivit donc pour l'appeler de nouveau, et ses exhortations ne s'adressèrent point à lui seul : il engagea par lettre la femme de Chrysanthe à s'efforcer de persuader son mari. Celui-ci eut derechef recours aux Dieux, et les Dieux ne cessèrent pas de lui faire la même réponse. Cette situation se prolongeant, l'Empereur partit pour l'Asie (56)...

Chrysanthe ayant reçu le grand pontificat de toute la région et se rendant parfaitement compte de ce qui devait arriver, ne fit point peser lourdement sur les populations le joug de son autorité; il ne releva point les temples comme tous ses pareils le faisaient, avec une ardeur et un enthousiasme exagérés, et n'inquiéta nullement les Chrétiens. Telle était même la simplicité de sort caractère qu'en Lydie peu s'en fallut qu'on ignorât le rétablissement des sacrifices. Il en résulta que, les choses ayant tourné autrement qu'elles n'avaient commencé, rien ne parut avoir été innové et que l'on ne s'aperçut d'aucun changement considérable et profond. Au contraire, tout reprit son niveau et rentra dans le calme; et Chrysanthe seul était un objet d'admiration, alors que tous s'agitaient comme dans un tourbillon, les uns se laissant abattre inopinément, les autres se relevant de leur premier abaissement. On admirait Chrysanthe, non seulement pour son habileté à prévoir l'avenir, mais aussi pour son adresse à se servir de ce qu'il connaissait. Toute sa manière d'être était telle qu'on pouvait croire que le Socrate de Platon renaissait en lui, ou qu'un sentiment d'émulation et d'imitation l'avait fait, dès l'enfance, se conformer à un si beau modèle. Ses discours respiraient, en effet, la simplicité, la sincérité, je ne sais quoi d'inénarrable; et l'auditeur était séduit par le charme de ses paroles. Il avait pour tous un abord bienveillant; et chacun, en le quittant, s'en allait persuadé qu'il agissait ainsi par le seul désir de plaire. Les vers les plus beaux et les plus doux s'insinuent agréablement et paisiblement dans toutes les oreilles, et exercent leur influence sur les être même dépourvus de raison, comme on le raconte à propos d'Orphée (57); ainsi l'éloquence de Chrysanthe charmaient tout le monde par son harmonie, et savait s'adapter et se plier à toutes les variétés de caractères. Il se laissait entraîner difficilement dans les discussions et dans les querelles, parce qu'il l'avait compris à quel point les hommes s'aigrissent dans de telles occurrences. On ne l'aurait pas aisément entendu faire montre de son savoir, ni en prendre prétexte pour se gonfler d'orgueil et se prévaloir devant les autres. Au contraire, il approuvait ce qu'ils disaient, eussent-ils parlé à tort et à travers; il louait même les opinions erronées comme s'il n'en eût pas écouté le moindre mot, et semblait disposé à être de l'avis de tout le monde, pour ne chagriner personne. Si, cependant, quelque débat venait à être soulevé par un des princes de la science, il se décidait à de mêler quelque peu à la discussion ; alors, tout était plein de silence, comme si l'on eût été dans un désert : personne ne se sentait capable d'affronter ses questions,

ses définitions, ses citations. Chacun reculait et se gardait de le contredire ; pour ne point être convaincu publiquement d'erreur. Ceux qui le connaissaient imparfaitement et qui n'avaient pas pénétré les profondeurs de son âme, l'accusaient de manquer de logique et se bornaient à louer sa douceur. Mais, lorsqu'ils l'entendaient discuter, et s'entourer de raisons et d'arguments, ils le trouvaient un tout autre homme que celui qu'ils s'étaient figuré; tant il devenait différent de lui-même dans la chaleur du débat, les cheveux hérissés et ses yeux interprétant les soulèvements intérieurs de son âme passionnée par la doctrine. Il 'parvint à une vieillesse avancée et ne s'occupa toute sa vie, parmi les choses qui intéressent les hommes, que d'économie domestique, d'agriculture, et de ce que l'on peut acquérir de bien sans injustice. Il supportait la pauvreté plus facilement que d'autres ne supportent la richesse. Sa nourriture était la première venue. Il ne mangeait jamais de viande de porc, et fort peu des autres viandes. Il honorait la Divinité d'un culte assidu, ne quittait pas la lecture des anciens, et ne faisait aucune différence entre la jeunesse et la vieillesse ; car, après avoir dépassé les quatre-vingts ans, il écrivit de sa main autant de livres que d'autres, dans leur jeune âge, parviennent à peine en lire (58). Aussi, l'extrémité de ses doigts était-elle recourbée par le travail et l'usage incessant qu'il en faisait pour écrire. Quand le moment d'interrompre l'étude était venu, il se levait et allait se récréer dans les endroits publics, prenant avec lui l'auteur de ce récit, et faisant lentement de longues promenades. Auprès de lui, on ne s'apercevait point de la fatigue du chemin, tant on était charmé par sa conversation. Il faisait le moins possible usage des bains; et, cependant, il avait toujours l'air de s'être récemment baigné. Lorsqu'il se trouvait au milieu des grands, la franchise sans bornes avec laquelle il se comportait à leur égard ne doit pas être mise sur le compte de la forfanterie ni de l'orgueil : il faut y voir seulement la simplicité d'un homme qui ignorait ce qu'est la puissance; tant il parlait avec la civilité ordinaire dont on use envers tout le monde. Il m'avait élevé, dès ma première jeunesse; lorsqu'il vint à Athènes, il ne me témoigna pas moins d'amitié : sa bienveillance, au contraire, s'accrut pour moi de jour en jour; et ce fut bientôt à un tel point, qu'après avoir consacré les heures matinales à des exercices oratoires avec les autres et avoir donné des leçons à ceux qui en avaient besoin, je me hâtai à midi de retourner auprès de mon premier maître, pour, m'instruire encore dans les choses divines et la philosophie. Ce n'était pas une fatigue, pour lui, de se retrouver avec le disciple dont il se savait chéri; et, pour moi, qui recevais son enseignement, c'était véritablement une fête. Cependant, la propagande des Chrétiens triomphait et, envahissait tout. Après un assez long temps, il vint de Rome en Asie un préfet nommé Justus, déjà d'un certain âge; excellent homme d'ailleurs, qui n'avait point renié les croyances d'autrefois et celles de ses pères, mais qui, plein de zèle pour cette bienheureuse et salutaire façon de vivre, était demeuré attaché aux sacrifices, ne jurait que par la divination, et était tout fier d'aimer ces pratiques et de les avoir maintenues. Etant venu de Constantinople en Asie, et ayant pris pour chef du peuple un certain Hilaire tout disposé à entrer dans ses vues, il releva à la hâte les autels à Sardes (59) où il n'y en avait plus, et fit travailler aux ruines des temples, là où il put en trouver, afin de les restaurer. Il célébra ensuite des sacrifices publics, et convoqua de toutes parts ceux qui s'étaient acquis une réputation dans l'enseignement de la doctrine. Ceux-ci arrivèrent encore plus vite qu'on ne les avait, appelés, pleins d'admiration pour Justus et persuadés que le moment était venu, pour eux, de faire leurs preuves. Un certain nombre d'entre eux, qui n'avaient pas moins de confiance dans la flatterie que dans leur savoir, espéraient en même temps retirer de leurs adulations, soit des honneurs, soit de la gloire, soit de l'argent. On avait donc annoncé un sacrifice public; tous étaient présents, et j'y étais aussi. Justus, après s'être recueilli, fixant ses regards sur la victime et considérant la situation où elle se trouvait, demanda aux assistants : « Que signifie la manière dont la victime est tombée? » Les flatteurs ne pouvaient contenir leur enthousiasme, en voyant qu'il tirait des présages de la position même de la victime, et n'accordaient qu'à lui la palme de ce genre de divination. Les hommes graves se caressaient la barbe du bout des doigts, se composaient un visage sévère; secouaient lentement et lourdement la tête, regardant la victime et disant, les uns une chose, les autres une autre. Justus, qui avait peine à s'empêcher de rire, se tournant vers Chrysanthe, s'écria : « Et toi, que dis-tu, vieillard? » Chrysanthe, sans se troubler,

répondit qu'il condamnait les opinions de tous. « Si tu veux, ajouta-t-il, que, moi aussi, j'exprime un avis sur ce sujet, dis-moi d'abord si vraiment tu possèdes le don de la divination; de quelle nature est celle-ci, quelle en est la forme, en quoi consiste l'interrogation et quelle méthode on doit y appliquer. Si tu me donnes ces renseignements, je te dirai à quel point de l'avenir se rapporte le phénomène actuel. Si, au préalable, tu ne m'éclaires pas là-dessus, il ne saurait me convenir, lorsque les Dieux nous donnent des signes qui présagent l'avenir, de répondre à ta question, en rattachant à ce qui a été ce qui doit être. Il y aurait, en effet, de la sorte, deux questions; et, qu'il s'agisse de deux ou de plusieurs, personne ne peut y répondre en même temps : car la controverse sur des sujets définis exige plus d'un argument. » Alors, Justus s'écria qu'il venait d'apprendre là ce dont il ne s'était jamais douté auparavant; et, de ce moment, il ne cessa de consulter Chrysanthe en particulier et de puiser à cette véritable source de science. A la même époque, quelques autres personnages, renommés pour leur sagesse, vinrent converser avec notre philosophe dont la gloire les attirait ; mais ils ne tardèrent pas à acquérir la conviction qu'ils étaient bien loin d'une habileté comme la sienne, et ils s'éloignèrent. C'est ce qui arriva à Hellespontius de Gaule, homme qui excellait en toutes choses, et qui eût été le premier de tous, si Chrysanthe n'avait point existé. Hellespontius était tellement épris de la science, qu'il explora, ou peu s'en fallut, les régions inhabitées, dans l'espoir d'y rencontrer quelqu'un de plus savant que lui, Comblé, de la gloire que lui valaient ses belles actions et son éloquente parole, il se rendit dans l'antique ville de Sardes, pour y conférer avec Chrysanthe, Mais ce fait est postérieur. Auparavant, il était né à Chrysanthe un fils qu'il avait nommé Edésius, en mémoire de celui qui avait été son maître à Pergame et dont nous ayons parlé. Ce fils, dès l'enfance fut porté comme par des ailes vers toute espèce de vertu : il n'eut pas seulement, comme dit Platon, l'un des deux chevaux, et le poids de son esprit ne l'attirait point vers les choses basses; mais il était entraîné du côté de l'étude et s'y appliquait avec une ardeur excessive. Assidu au culte des Dieux, il s'éloignait tellement de l'humanité que, tout mortel qu'il fût, il risquait de n'être plus qu'une âme. Aussi, son corps avait-il des mouvements d'une incroyable agilité; et, comme un vrai poète, il s'élevait à des hauteurs sublimes. En effet, la familiarité des Dieux lui coûtait si peu de travail et de difficulté, qu'il lui suffisait de placer une couronne sur sa tête et de contempler le Soleil, pour rendre des oracles; et des oracles véritables, écrits dans la plus belle forme de l'inspiration divine. Cependant, il ne savait pas faire des vers et n'était guère fort dans la science de la grammaire : c'était la divinité qui faisait tout en lui. Mais ce jeune homme, sans avoir jamais été malade dans le cours limité de sa vie, mourut vers les vingt ans. Son père montra alors qu'il était vraiment philosophe. Soit que la grandeur de cette perte l'eût plongé dans une sorte d'apathie, soit qu'il se réjouit pour son fils de ce changement de condition, il resta impassible. La mère, à l'exemple de son mari, triompha de la nature féminine elle se renferma dans une douleur pleine de dignité, et s'abstint de toute espèce de gémissements. Après que les choses eurent ainsi tourné, Chrysanthe revint à ses études habituelles; et, tandis qu'au milieu de nombreuses et terribles catastrophes publiques, toutes les âmes étaient agitées par la terreur, lui seul demeura calme et inébranlable : on eût cru qu'il n'appartenait point à la terre. Ce fut à cette époque qu'Hellespontius se rendit auprès de lui. Tous deux tardèrent, d'abord, à entrer en conférence. Mais, une fois qu'ils eurent commencé, Hellespontius fut tellement séduit, qu'abandonnant toutes choses, il se déclara prêt à planter sa tente à côté de Chrysanthe et à redevenir jeune, en se faisant son écolier. Il se sentait honteux, pour ainsi dire, d'avoir passé tant de temps dans l'erreur, et d'être parvenu à la vieillesse, ayant d'avoir appris quelque chose d'utile. C'est à quoi désormais, il appliqua tout son esprit. Quelque temps, après, Chrysanthe ayant dû selon sa coutume, se faire saigner, j'étais présent lorsqu'il en donna l'ordre et que les médecins se mirent en devoir de l'exécuter. Attentif à ce qui allait se passer, je dis qu'il était insensé de tirer à Chrysanthe une si grande quantité de sang, et je fis arrêter immédiatement la saignée, car je n'étais pas inexpérimenté dans la science médicale. Hellespontius, dès la première nouvelle, accourut indigné et gémissant, comme d'un affreux malheur, du danger qu'il y avait à faire au bras d'un homme aussi âgé une saignée d'une telle abondance. Mais, lorsqu'il eut entendu la voix de Chrysanthe et qu'il l'aperçut sain

et sauf, se tournant vers moi, il me dit : « La ville entière t'accusait déjà d'avoir joué gros jeu; mais, maintenant, tous se tairont en voyant le vieillard en bonne santé. » Je répondis que je n'ignorais pas de quelle importance avait été la chose. Hellespontius, plus tranquille, rassembla ses livres, comme s'il devait aller étudier avec Chrysanthe mais il sortit de la ville, Il commença aussitôt à souffrir d'un mal d'entrailles; et étant entré dans Apamée (60), ville de Bithynie, il y mourut en conjurant Procope, son compagnon, qui l'assistait à ses derniers moments, de n'avoir d'admiration que pour Chrysanthe. Procope, une fois rendu à Sardes (61) fit ce qu'Hellespontius lui avait ordonné, et rapporta ses paroles à Chrysanthe. Celui-ci, dans la saison suivante de l'année, au commencement de l'été, eut recours au même traitement; et bien que j'eusse recommandé aux médecins de m'attendre comme d'habitude, ils devancèrent mon arrivée ; Chrysanthe leur tendit le bras : ils pratiquèrent alors une saignée; mais elle fut trop ; elle amena bientôt un affaiblissement des membres et des douleurs dans les articulations, et contraignit le malade de se mettre au lit. A ce moment, arriva Oribase. Grâce à lui et à sa science extraordinaire, peu s'en fallut que la Nature ne fût forcée de céder, et que les frictions chaudes et émollientes ne fissent revenir la flamme de la jeunesse dans ce corps glacé. Mais la vieillesse triompha : car Chrysanthe se trouvait dans sa quatre-vingtième année; et cette vieillesse fut, en quelque sorte, doublée par l'excès même d'une chaleur factice. Après quatre jours de maladie, la vie de Chrysanthe eut la fin dont elle était digne.

CHAPITRE XXIII

EPIGONUS et BÉRONICIANUS

LES successeurs de Chrysanthe, dans l'enseignement de la philosophie, furent Epigonus de Lacédémone et Béronicianus de Sardes (62), hommes vraiment dignes du nom de philosophes. Béronicianus lui, sacrifia davantage aux Grâces, et il a tout ce qu'il faut pour faire l'ornement des assemblées. Puisse-t-il en être ainsi!

FIN DU LIVRE

- (1) Ancienne capitale des Séleucides. On la surnommait la Reine de l'Orient
- (2) Cet Ulpien ne saurait être le célèbre jurisconsulte du même nom qui florissait sous Alexandre Sévère et périt assassiné par les prétoriens en 236.
- (3) Ce géant était roi d'Erytrie ou des Baléares, et nourrissait, dit-on, ses troupeaux de chair humaine. Il fut tué par Hercule.
- (4) Fameux tyran d'Athènes qui s'empara du pouvoir vers 561 avant l'ère vulgaire. Chassé une première fois en 560, il fut rappelé quatre ans après et renversé de nouveau en 552. Il ne parvint à se rétablir définitivement qu'en 538 - On lui doit la révision des poèmes d'Homère.
- (5) Homère. *Illiade*, chant XXIV, vers 334 et suivants.
- (6) Il y a dans le texte grec : τοϑω ταχιϑω γραφω, mot à mot, ceux qui écrivent vite; d'où nous avons fait, en français, tachygraphe et tachygraphie.
- (7) Les greffiers des tribunaux.
- (8) L'hydre de Lerne, en Argolide, née de typhon et d'Echidna, Chacune de ses sept têtes renaissait après qu'on l'avait coupée. Hercule l'extermina.
- (9) Aujourd'hui Beyrouth; ville de Phénicie, au nord de Sidon. Elle reçut sous Auguste le nom de Julia Felix. L'école de droit, qui y fut fondée au troisième siècle et qui devint célèbre dans tout l'Empire, fut détruite en 634 par l'invasion arabe.
- (10) Né à Pruse en Bithynie. Il professa la rhétorique à Athènes au temps de l'empereur Julien et se montra grand ennemi du Christianisme. Il reste de lui des *Déclamations*, publiées à Goettingen en 1790.
- (11) En grammaire grecque, division d'une diphtongue en deux syllabes.

- (12) C'était le troisième fils de Constantin le Grand. Il lui succéda en 337, avec ses deux frères Constantin et Constance .
- (13) Fils de Céléus, roi d'Éleusis. Il reçut de Cérès l'initiation à la culture du blé, transmit, cet enseignement à ses sujets et Institua les mystères d'Éleusis.)
- (14) Eunape, comme il le dit plus haut, à la fin de la Vie de Prohèresius, entreprit ce voyage à l'âge de seize ans et ne revint en Lydie qu'au bout de cinq années.
- (15) Poète grec né à Cyrène, dans le quatrième siècle avant Jésus-Christ, mort vers 270. Après avoir d'abord enseigné la littérature à Éleusis, Il fut appelé à Alexandrie par Ptolémée Philadelphe et y eut pour disciple Apollonius de Rhodes. Il ne reste de ses nombreux ouvrages que quelques hymnes, des fragments, des épigrammes, l'Ibis, poème imité par Ovide, et la Chevelure de Bérénice, traduite par Catulle.
- (16) On sait que c'est là que Thémistocle détruisit la flotte perse.
- (17) Il y avait un mathématicien de ce nom qui vivait à Alexandrie, à peu près dans le même temps. Il passe pour l'inventeur de l'algèbre.
- (18) Fontaine consacrée aux Muses, qui en prirent le nom de Castalides. Elle était située en Phocide, au pied du Parnasse.
- (19) Ainsi que nous l'avons dit précédemment, il ne nous reste de lui que des *Déclamations*, publiées à la fin du siècle dernier.
- (20) Il n'avait pas toujours pensé de même, car il existe encore de lui une lettre dans laquelle il le qualifie de grand homme et d'émule de Périclès.
- (21) Orateur grec, qui vivait du temps de l'empereur Marc-Aurèle. Il était disciple d'Hérode Atticus et enseigna la rhétorique à Smyrne. On possède de lui des discours et quelques écrits intéressants.
- (22) Cette vie de Parnasius paraît bien courte. Peut-être y a-t-il une lacune dans le texte, à moins qu'Eunape n'ait voulu consacrer à ce sophiste que quelques lignes, pour mieux faire sentir sa médiocrité.
- (23) Syrie creuse.
- (24) Un des généraux d'Alexandre ; il est le chef de la dynastie des Séleucides, et fonda le royaume de Syrie: Il fut tué par Ptolémée Céraunus en 280.
- (25) Ville de Bithynie où mourut Hannibal. Elle était devenue si importante, que Constantin eut un moment l'idée d'en faire la capitale de l'Empire.
- (26) Ses ennemis l'avaient accusé de magie et étaient parvenus à le faire exiler.
- (27) Ce qui caractérisait surtout son talent, c'était l'ironie.
- (28) Il y a dans le grec: κατὰ ἕραν, sur la porte.
- (29) Poète de l'Ancienne Comédie d'Athènes, vers le milieu du cinquième siècle avant Jésus-Christ. Sa vie et ses oeuvres sont à peu près inconnues. Il périt, dit-on, dans la guerre de Péloponnèse.
- (30) Cet empereur l'avait en si haute estime, qu'il le traitait toujours de très cher frère, en lui écrivant.
- (31) Nous n'avons plus aujourd'hui que des Harangues, des Lettres et des Fragments.
- (32) Julien avait voulu déjà le nommer questeur comme le prouve une lettre de ce prince qui commence ainsi : A Libanius, sophiste et questeur.
- (33) Résidence des gouverneurs romains de Judée.
- (34) Ouvrage perdu.
- (35) Surnommé l'Homère de la Sculpture. Il vivait sous Périclès.
- (36) Minerve, dont la statue d'or et d'ivoire ornait le Parthénon.
- (37) C'était, à cette époque, la ville la plus florissante de l'Asie Mineure. On la citait surtout pour ses écoles d'éloquence et son goût pour les lettres.
- (38) Nous avons dit qu'il n'avait rien de commun avec le poète Claudien.
- (39) On se rappelle la triste fin de Maxime, égorgé par Festus.
- (40) Le fameux fondateur du stoïcisme, qu'il ne faut pas confondre avec Zénon d'Élée,

disciple de Parménide, qui était également né dans l'île de Chypre.

(41) C'est-à-dire Magnus, Oribase et Ionicus.

(42) L'empereur Julien lui écrivait quelquefois. Dans une de ses lettres, ce prince lui appliqua ce vers d'Homère: *Un savant médecin vaut seul un millier d'hommes.*

(43) Aujourd'hui Nézib

(44) Ce vaste génie, qui embrassa toutes les sciences jouissait alors d'une nouvelle célébrité, qui s'étendit bientôt jusqu'aux Arabes.

(45) On attribue ordinairement ces paroles à Thucydide l'Ancien adversaire de Périclès, et beau-frère de Cimon.

(46) Voir la note 10 de la vie de Jamblique.

(47) Esculape, dieu de la médecine.

(48) On possède une longue lettre de ce prince à Oribase, qui montre toute l'intimité qui existait entre eux.

(49) Ouvrage historique d'Eunape, dont nous avons dit qu'il restait encore des fragments.

(50) Eunape ne parle point de ses œuvres qui, cependant, étaient considérables : car il avait réuni, sous le titre de *Collections médicales*, toutes les opinions des anciens sur les maladies et l'art de guérir. Ce précieux recueil formait 70 livres. Il ne nous en est resté que 22, qui ont été traduits en 6 volumes in-8° par MM. Bussemaker et Daremberg. Paris, 1861.

(51) Capitale de l'ancien royaume de Crésus, en Lydie. Malgré les guerres, les incendies et les tremblements de terre, cette ville était resté très florissante.

(52) L'antiquité ne nous a rien laissé de lui.

(53) Mathématicien d'Alexandrie, dont on possède encore les Commentaires sur Euclide et sur Ptolémée. Il fut le père de la célèbre Hypathie, qui professa après lui les mathématiques et la philosophie, et succomba sous les coups d'une populace furieuse qu'on ameutait contre elle, en l'accusant d'encourager la persécution des chrétiens.

(54) Ses œuvres sont perdues aujourd'hui.

(55) Archytas de Tarente célébré par Horace dans l'ode 28 du Livre Ier. Mathématicien, astronome, général, homme d'état, il fut élu à six reprises chef de la République par ses concitoyens. Il ne reste de des nombreux ouvrages que de courts fragments. On lui attribue l'invention de la vis, de la poulie et d'une colombe volante.

(56) Il y a là une lacune dans le texte.

(57) Il existe encore sous son nom des Hymnes et des Poèmes mais ces œuvres passent pour apocryphes.

(58) Aucun des ouvrages de Chrysanthe n'est arrivé jusqu'à nous.

(59) Surnommée la Seconde Rome.

(60) Ville fondée par des Colophonien et rebâtie par le roi Prusias, qui l'appela Apamée du nom de son épouse.

(61) En Lydie.

(62) Eunape était de Sardes.